IMAGES

VICTOR LAMPSON

Le jeune Victor Lampson, fils de l'ambassadeur britannique et de Lady Lampson, semble tout heureux et tout fier de nous montrer ses premières dents. Dans quelques semaine, Sir Miles et Lady Lampson fêteront le premier anniversaire de leur enfant. *(Photo Béla)*

No. 671 — LE CAIRE (EGYPTE) — 20 JUILLET 1942

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent..

Hésitante

* *Vous hésitez entre Errol Flynn et Tyrone Power, dont vous voulez connaître les adresses. Très bien. Des amours aussi lointaines sont une garantie contre tous risques. Je vous les donne donc. Ecrivez au premier à la Warner Bros. et au second à la « Twentieth Century-Fox » (Hollywood, Californie).*

Media Luz

* *Vos parents s'alarment à juste raison d'un amour prématuré qui, bien que très sincère, j'en suis convaincu, ne peut vous mener à rien. Ne pouvez-vous faire effort sur vous-même et tâcher de diminuer l'ampleur de ce sentiment ? Je sais que vous souffrez, que vous imaginez que rien en dehors de votre amour n'existe, que vous passez des nuits blanches à ne penser qu'à cela. Tâchez de trouver des dérivatifs, de vous amuser, de sortir avec des camarades de votre âge, de lire beaucoup et de redoubler d'efforts dans vos études. C'est le meilleur et le seul conseil que je puisse vous donner.*

R.W.B. (Izmir, Turquie)

J'aime une jeune fille à en perdre la raison. J'ai vingt ans et elle en a dix-sept. Elle semble cependant s'intéresser à un autre, repoussant mes avances et ne faisant aucun cas de mon affection. Que dois-je faire, Horatius, pour qu'elle devienne amoureuse de moi ?

* *Mon cher et jeune ami, je ne possède malheureusement aucun philtre d'amour et je ne puis, en pareille occurrence, vous être d'aucune utilité. Mais ne vous découragez pas. Peut-être votre jeune amie vous reviendra-t-elle, déçue et repentante. De toute façon, patientez et attendez le moment propice pour faire valoir devant elle vos qualités de cœur et d'esprit.*

Dois-je me marier ?

Je n'ai que dix-huit ans et j'ai déjà été demandée trois fois en mariage. Le premier était âgé de 36 ans. Il m'avait rencontrée par hasard chez des amis et, le lendemain, était venu voir mes parents. Malgré sa grosse fortune j'ai refusé. Le second est un « fils à papa » de 25 ans qui ne me dit absolument rien, et le troisième, âgé de 35 ans, bien que possédant certaines qualités, n'a pas réussi à faire vibrer les cordes de mon cœur. Dois-je absolument choisir entre les trois, c'est-à-dire accepter un mariage de raison, ou me conseillez-vous d'attendre mon idéal ?

* *Ma chère enfant, je ne connais rien de votre situation de famille pour vous encourager dans la voie du mariage à un âge où vous pouvez encore tout espérer de la vie. Que vous disent vos parents ? Lequel de vos trois prétendants est-il le plus en faveur auprès d'eux ? Si vous êtes une charge pour votre famille, il serait raisonnable, en effet, que vous vous décidiez à vous marier et, entre les trois prétendants, j'opterai pour le troisième, malgré la différence d'âge qui vous sépare. L'amour viendra sans doute ensuite et le bonheur aussi.*

Jeune femme cloîtrée

Mon mari n'aime pas sortir et dès que je lui propose de passer nos soirées dehors il manifeste une mauvaise humeur évidente et, s'il se laisse convaincre une fois en passant, je dois la plupart du temps subir des scènes qui mettent en danger l'équilibre de notre ménage. Que dois-je faire, Horatius ? Je suis jeune cependant et je n'ai pas d'enfants.

* *Tout de même, je ne crois pas que votre mari soit un croquemitaine, et s'il n'aime pas sortir le soir, tolérera-t-il que vous sortiez l'après-midi avec des amis. Arrangez-vous aussi pour avoir de temps en temps chez vous du monde, à dîner par exemple, ou même en soirée. Si vous aimez votre mari et tenez à ce que l'atmosphère de votre « home » demeure sereine, essayez de ne pas le contrarier. D'ailleurs, par ces temps de black-out et de restrictions, je ne vois pas en quoi sortir le soir peut offrir d'attrait. Pour le cinéma, les spectacles de trois heures sont très agréables.*

HORATIUS

L'ÉCRAN de la Semaine

Période Cruciale

Comme au cours des derniers mois de l'été de l'an dernier, la guerre est de nouveau entrée dans une de ces phases décisives où chacune des initiatives ennemies menace de rompre dangereusement l'équilibre des forces. Cette nouvelle épreuve semble avoir atteint maintenant un des points culminants.

La grande offensive allemande dans le sud de la Russie, la bataille d'El Alamein qui paraît devoir revêtir une ampleur croissante, et la recrudescence de la guerre sous-marine sont les événements marquants des semaines en cours. Leur tournure est, de toute évidence, appelée à avoir une influence capitale sur l'évolution de la guerre.

La situation en Russie inspire de sérieuses inquiétudes. La grande poussée allemande a un double objectif : couper la voie ferrée Moscou-Rostov et isoler les armées soviétiques du Centre et du Sud. Par la capture de Rossoch, les nazis ont réussi à atteindre le premier objectif, mais la principale attaque contre Voronezh par une armée allemande venue du Nord a été refoulée aux approches de la ville. C'est une très grande et très importante bataille qui est en train de se dérouler dans la région du Don, mais l'ennemi n'a pas réussi jusqu'à présent à diviser l'armée du maréchal Timochenko. Il faut noter par ailleurs que le saillant allemand en direction de Voronezh, dangereusement étroit, semble devoir induire le commandement soviétique à lancer une contre-attaque à l'ouest d'Orel, susceptible d'alléger substantiellement la pression allemande dans tout ce secteur du front.

Dans le désert de l'Ouest, si les grands engagements de tanks qui se sont livrés depuis trois jours au sud d'El Alamein ne constituent pas encore la grande bataille prévue, celle-ci n'est plus très éloignée.

Quant à la recrudescence de la guerre sous-marine, troisième préoccupation actuelle, elle vient de faire l'objet d'un débat secret aux Communes. Les Alliés sont pleinement conscients du danger qui les menace et, à n'en pas douter, tout sera mis en œuvre pour conjurer ce péril susceptible d'alourdir dangereusement leur effort de guerre.

Le Temps

FACTEUR ESSENTIEL DES COMBATS

Depuis que les opérations ont repris dans le désert, les combats se sont, d'une façon générale, déroulés dans une température d'une fraîcheur exceptionnelle. S'agit-il d'une simple coïncidence ou cette température était-elle prévue ? Poser cette question équivaut à en poser une autre : Peut-on, à l'avance, déterminer le temps qu'il fera ?

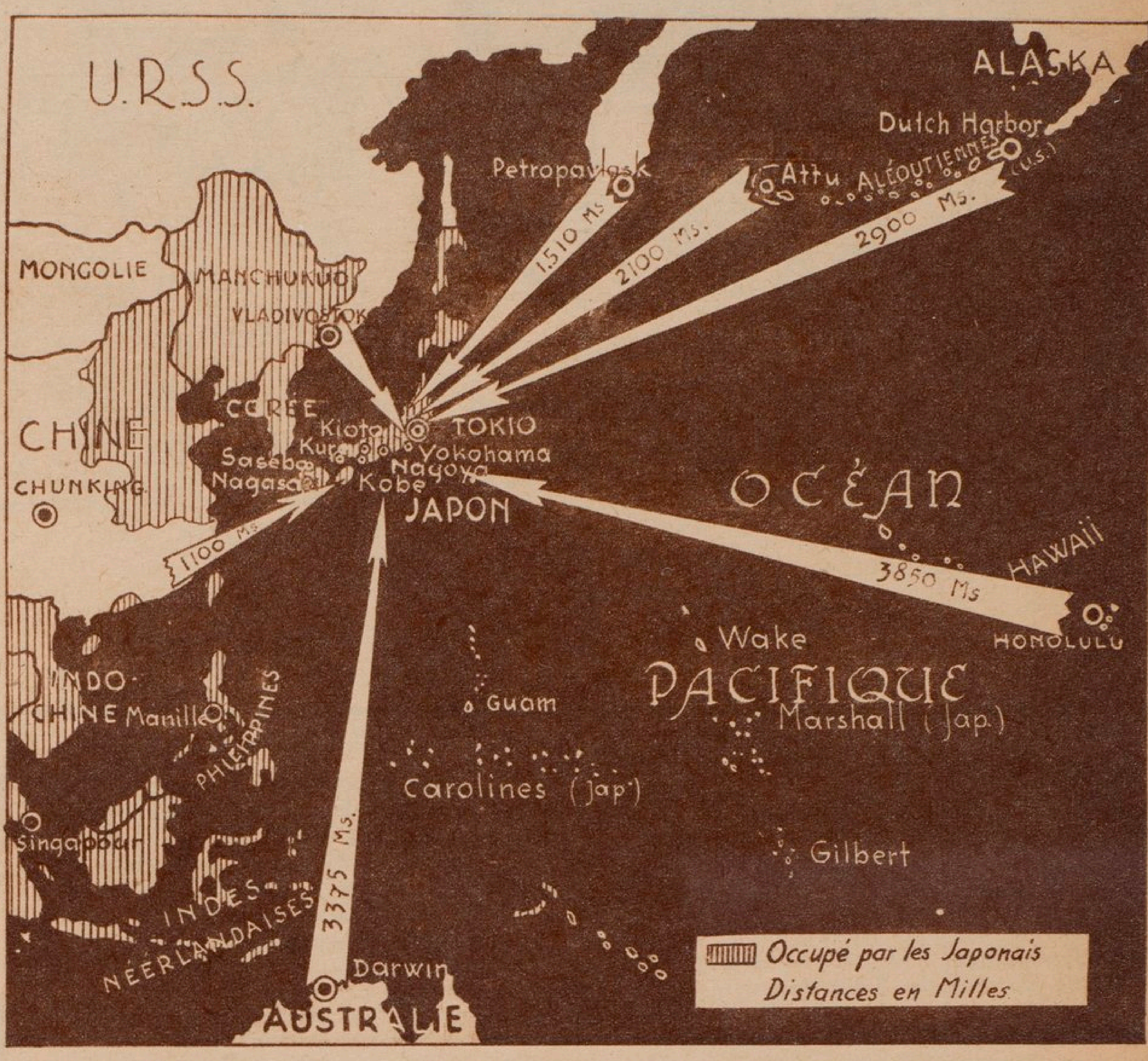
Dans la guerre, dans la guerre moderne surtout, la température joue un rôle de premier plan. L'action de l'aviation peut être nulle si les conditions atmosphériques ne lui sont pas favorables. L'artillerie frappe à l'aveuglette si on ne lui fournit aucune observation météorologique lui permettant de régler son tir. Des routes sèches ou défoncées par la pluie peuvent changer du tout au tout la physionomie d'un combat puisqu'elles permettent ou interdisent les transports de troupes et de matériel et les mouvements de l'artillerie lourde. Pour le fantassin, un temps sec est favorable aux progressions rapides alors qu'un temps pluvieux ne l'est pas. Sur mer, enfin, les conditions atmosphériques ont une importance plus grande encore.

Aussi est-il tout à fait naturel de voir les chefs militaires s'intéresser, toutes les fois qu'ils sont sur le point de déclencher une action, à la température qu'il fera. L'amiral Julien de la Gravière disait de Nelson qu'il gagnait ses batailles avec son baromètre. On a dit à peu près la même chose de Napoléon. Dans la vie courante, un avion ne décolle jamais, un navire ne lève pas l'ancre s'il n'a pas été, au préalable, renseigné sur la température.

Dans quelle mesure ces centres d'observation peuvent-ils prévoir le temps qu'il fera ? Les avis sont assez partagés à ce sujet. On peut, toutefois, affirmer que, d'une façon générale, la prévision du temps ne peut se faire que trente-six heures ou soixante-douze heures à l'avance. Les prévisions de plus longue portée sont des plus rares et nécessitent des conditions particulièrement favorables.

Trois ou quatre jours, cela représente, cependant, un délai suffisant pour arrêter ou annuler les plans d'une bataille. L'histoire dira plus tard le rôle que le facteur météorologique aura joué dans ce conflit. Ce rôle a été considérable dans la dernière guerre. Le blocus du port d'Ostende a été décidé au dernier moment au vu de certains bulletins météorologiques parvenus aux Alliés. La plupart des attaques de zeppelins contre Londres ont échoué parce que les Allemands ne possédaient pas suffisamment de renseignements pour établir des prévisions du temps rationnelles. La débâcle des zeppelins du 19 octobre 1917 fut due au fait que le commandement allemand n'avait pas prévu les températures extrêmement basses rencontrées à cinq mille mètres d'altitude. Enfin, l'une des attaques décisives de la bataille de la Somme fut conditionnée par la température. C'était en 1916, au village de Dury, près d'Amiens. Il faisait un temps magnifique et Foch avait décidé de lancer une attaque importante. Or, la veille, à six heures du soir, le colonel Weygand, chef d'état-major de Foch, reçut un bulletin météorologique prévoyant que la pluie tomberait avant minuit. Il communiqua l'information à Foch qui, sceptique au début, finit par décommander la bataille. Quelques heures plus tard, un orage d'une rare violence éclatait. Avec de telles conditions atmosphériques, l'attaque envisagée aurait certainement abouti à un terrible échec.

« Savoir pour prévoir, prévoir pour agir », a dit Auguste Comte. Cet aphorisme est également la devise des grands chefs militaires dans une guerre où la science a de plus en plus son mot à dire.



LE JAPON : CIBLE POUR LES AVIONS ALLIES

A la lumière des récents événements qui se sont produits sur le front oriental, on pourrait émettre l'hypothèse de l'intervention du Japon pour une attaque dans le dos de la Russie, en Sibérie. Si la chose avait lieu, l'Empire nippon aurait tout à craindre de la menace de l'aviation alliée partant de Vladivostok et à qui les îles nippones offrent une cible idéale. D'ailleurs, de tout temps, les milieux japonais se sont inquiétés de la « combustibilité » de leur territoire en face des bombardements incendiaires qui auraient vite fait de dévaster le pays tout entier. Il n'est pas jusqu'à la ligne importante de chemin de fer de Tokio, via Nagoya, Osaka et Kobé, qu'une attaque aérienne venue de la mer ne puisse mettre hors d'état de fonctionnement durant plusieurs mois. Tout autour du Japon, celui-ci constituant le point central, les territoires alliés offrent une menace constante, ainsi qu'on le voit sur notre carte, pour des attaques aériennes de grande envergure. De Vladivostok, de Chine, d'Australie, de Hawaï, de Dutch Harbour ou de Petropavlosk, des raids massifs constitueraient pour le Japon un danger dont la gravité n'échappe nullement aux milieux militaires de Tokio. Cela rendra-t-il plus circonspect l'Empire du Mikado, ou tentera-t-il quand même l'aventure au risque de tout perdre pour avoir trop voulu prendre ?



LA FUTURE REINE DE YOUGOSLAVIE
La princesse Alexandra de Grèce, dont les fiançailles avec le jeune roi Pierre de Yougoslavie ont été récemment annoncées. La princesse est la nièce du roi Georges de Grèce et son union avec le souverain de Yougoslavie ne manquera pas d'avoir des conséquences très heureuses pour les deux pays dont elle scellera davantage les liens d'amitié et de bonne entente.

DEFENSE DE RIRE

C'était pendant l'action intrépide entreprise par l'escadre américaine commandée par l'amiral Hasley contre les îles Gilbert et Marshall. Un bombardier en piqué japonais se précipita comme un bolide sur le navire amiral. La bombe, lâchée presque à bout portant, manqua miraculeusement son but, mais la menace avait été si proche, que l'amiral s'était instinctivement penché en avant comme pour se jeter à plat ventre. Un marin, qui avait assisté à la scène, ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Après la bataille, le commandant de la flotte appela le jeune homme :

— Vous ne savez donc pas, lui dit-il sévèrement, que les règlements interdisent à tout homme qui ne possède pas le grade de sous-officier de rire en présence d'un amiral ?

— Non, répondit le marin candidement.

L'amiral réfléchit pendant quelques instants, puis :

— La seule chose que je puis faire, pour vous éviter une punition, c'est de vous nommer sous-officier.

Ainsi fut fait.

Pearl Harbour

PLUS ANIMÉ QUE JAMAIS

Pearl Harbour et Hawaï sont maintenant des synonymes pour la plupart des gens. Depuis que la guerre a commencé, la formidable base navale américaine a été réparée et renforcée. Elle a reçu de nouveaux navires et des avions et elle a fréquemment servi de base d'attaque contre les îles et les lignes de communications japonaises. Mais il n'y a pas eu seulement des militaires et des marins qui soient arrivés à Pearl Harbour. Jour après jour, des navires y ont amené des soudeurs, des ajusteurs et des radoubeurs, pour réparer les dégâts causés le 7 décembre et rendre au service des mers les unités qui ont pu essuyer quelques coups. Continuellement, la base navale retentit du bruit des travaux qui sont poussés aussi activement que possible.

Hawaï a toujours eu une mauvaise renommée parmi les hommes de la marine en ce qui concerne les commodités de séjour. Les propriétaires d'autos se sont vus fixer une limite de 10 gallons par mois, parcimonieusement prélevés sur la gazoline provenant de Californie. Les pneus sont des produits d'une grande rareté. Aussi un grand nombre d'ouvriers civils ont-ils été installés à côté de la base navale et la plupart des autres se rendent au travail par le petit chemin de fer d'Oahu, qui relie le port à la ville de Honolulu, à près de 8 kms plus à l'est.

C'est à Pearl Harbour que la guerre a apporté les plus grands changements. Un des heureux effets de l'attaque japonaise a été de mesurer l'efficacité des défenses de la plus grande base américaine du Pacifique. Toutes les meurtrières ont été bouchées, la zone du port a été couverte de canons anti-aériens, le canal rempli de blocs, et des triangles de métal suspendus aux branches des cocotiers pour donner l'alerte aux gaz en cas de nécessité. Et dans le port circulaire, de grands navires gris se chargent de vivres et de munitions, puis, dans le brouillard de l'aube, apparaissent tels des fantômes vers l'Ouest.



LA SEMAINE, vue par Saroukhan

A Riom

ON SE PRÉPARE POUR LE SECOND ACTE

M. Pierre Laval a déclaré récemment que les accusés de Riom devraient payer les frais occasionnés par leur emprisonnement. Cette déclaration a suffi pour remettre au premier plan de l'actualité ce que l'on peut à juste titre considérer comme l'un des procès les plus pénibles que l'histoire ait enregistrés.

Normalement, c'est à la fin de ce mois que le procès de Riom devrait être repris. Le sera-t-il ? Nous n'avons aucune information précise à ce sujet. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que l'on se prépare avec fièvre, tant à Riom qu'à Vichy, pour le second acte de cette comédie judiciaire.

Il ne s'agira pas, cette fois, de déterminer les responsables de la défaite, mais de rechercher les responsables de la guerre. Daladier, Blum, Gamelin, Pierre Cot, Guy La Chambre, Jacomet devront, pour les besoins de la cause, être transformés en agents provocateurs qui ont obligé l'Allemagne à faire une guerre dont elle ne voulait pas. Des accusations nouvelles ont été formulées. De nouveaux dossiers ont été constitués.

Les charges contre Daladier ont été entièrement modifiées. On sait que, depuis le début du procès, l'ancien président du Conseil n'a pas cessé de se défendre avec une énergie farouche, appuyant ses déclarations par des chiffres et des faits qui ont mis, plus d'une fois, ses juges dans l'embarras. Afin d'éviter la répétition de cet état de choses, il a été décidé, cette fois, d'accuser Daladier d'avoir voulu attenter à la vie de Hitler et de Ribbentrop. Cette accusation, des plus inattendues, est basée, paraît-il, sur des documents que les Allemands affirment avoir découvert au ministère des Affaires Etrangères à Paris. Ces documents ne mettent, d'ailleurs, pas seulement en cause l'ancien président du Conseil français, mais également M. Van Kleffens, à l'époque ministre des Affaires Etrangères de Hollande. Les deux hommes d'Etat auraient, quelques semaines avant la déclaration de la guerre, organisé un complot tendant à la suppression du Führer et de son ministre des Affaires Etrangères. A la suite de quelles circonstances le complot en question ne fut jamais mis à exécution ? C'est là un point qu'on s'est bien gardé d'éclaircir.

Des charges nouvelles auraient également été formulées contre Léon Blum qui serait, dit-on, accusé d'avoir pratiqué une politique de provocation à l'égard de l'Allemagne. L'accusé qui aurait causé le plus d'ennui aux organisateurs de la seconde version du procès serait Guy La Chambre, ancien ministre de l'Air des cabinets Blum et Daladier. La Cour de Riom a été obligée de reconnaître que, depuis le moment où il succéda à Pierre Cot, c'est-à-dire le 15 mars 1938, jusqu'à celui où il quitta le cabinet Daladier, c'est-à-dire le 20 mars 1940, il n'a pas cessé de prendre des mesures en vue de renforcer la puissance aérienne de la France. Le seul grief qui ait été retenu contre lui est le fait d'avoir déclaré, à la réunion ministérielle du 23 août 1939, et cela en dépit de la situation de l'armée aérienne, que la France était en mesure de faire face à un conflit.

Les dépêches ont, à deux ou trois reprises, annoncé ces jours-ci que le gouvernement de Vichy aurait préféré, quant à lui, annuler purement et simplement le procès. Les hommes de Vichy, et le maréchal Pétain notamment, appréhendent la tournure que pourrait prendre cette seconde édition de l'affaire de Riom. Ils craignent surtout que le général Gamelin ne rompe, cette fois, le silence auquel il s'est confiné jusqu'ici.

On a, à l'heure actuelle, la preuve formelle que l'ancien généralissime a adopté cette attitude à la demande expresse du maréchal Pétain. On sait que, dès sa mise en accusation, le général Gamelin s'était, en compagnie de son avocat, mis à préparer sa défense. Il avait rédigé un long mémoire accusant un certain nombre de ministres et de chefs militaires, parmi lesquels le maréchal Pétain. Son mémoire achevé, Gamelin avait déclaré au juge d'instruction : « Je ne serai pas seul sur le banc des accusés. Pétain viendra s'y asseoir à mes côtés. Ma seule faute a été d'occuper un poste dont il avait été le titulaire durant de longues années. »

Or, quelques jours avant l'ouverture du procès, un officier français, attaché à la personne du chef du gouvernement, vint trouver le général Gamelin et lui remit une lettre de la part du maréchal. Ce dernier faisait appel à l'honneur de soldat de l'ancien généralissime à qui il demandait « de s'enfermer dans un silence plein de dignité afin de garder intact le prestige de l'armée et de ses chefs ».

Gamelin s'inclina. A la première audience, il déclara au tribunal qu'il ne parlerait pas. Son défenseur, abasourdi par cette attitude, quitta les lieux en protestant.

L'ancien généralissime rompra-t-il sa promesse ? Se transformera-t-il en accusateur ? C'est ce que les hommes de Vichy redoutent.



LORD HALIFAX à bord d'un « jeep »

Au cours d'une visite à Fort Sam Houston, dans le Texas, où une revue de la deuxième division d'infanterie eut lieu en leur honneur, l'ambassadeur britannique aux Etats-Unis et lady Halifax, accompagnés de Mme Walter Krueger et du major général C. H. Lee, circulent à bord d'un « jeep », véhicule passe-partout qui vient de donner ses preuves sur les zones de combat, au grand amusement des spectateurs. On sait que lord Halifax vient de retourner en Grande-Bretagne pour y faire un court séjour.

DES PRISONNIERS S'ENTRAINENT

Dans l'Etat d'Ohio, les prisonniers d'une maison pénitentiaire, désireux de s'enrôler dans l'armée active à la fin de leur peine, subissent chaque jour deux heures d'entraînement intensif. C'est par centaines que le directeur de la prison reçut des demandes d'enrôlement, mais 60 seulement furent agréées émanant de prisonniers ayant presque terminé leur période d'internement et reconnus pour leur conduite exemplaire. Les voici subissant leur entraînement dans la cour de la prison.



Souvenirs d'Egypte

EN CRIMÉE

La Crimée, en attendant sa libération que nous souhaitons prochaine, vient, avec la fin de l'héroïque résistance de Sébastopol, de tomber entièrement entre les mains des Allemands.

Sait-on que des souvenirs émouvants attachent cette presqu'île à l'Egypte, et que les noms des deux contrées se sont plus d'une fois confondus dans les annales de l'Histoire ?

D'une superficie d'environ 26.000 kilomètres carrés, la Crimée est aussi grande que la Palestine et constitue une république autonome de l'Union Soviétique. Sa population de 700.000 âmes est concentrée surtout dans la région du sud, plus riche que celle du nord. Les deux tiers environ de ses habitants sont des musulmans d'origine tartare ou turque.

Dans son aspect général, la Crimée ressemble beaucoup aux contrées de l'Asie occidentale et centrale. Le chameau y est très répandu. Ses chèvres et ses moutons fournissent les laines et les peaux qui servent à confectionner les fameux manteaux et bonnets d'astrakan, car ils ne viennent pas du pays qui portent ce nom.

Les musulmans de Crimée sont très conservateurs. Ils observent les commandements de leur religion et en apprennent consciencieusement les préceptes à leurs enfants. Le gouvernement soviétique leur a laissé la liberté entière de pratiquer leur culte et, dans le budget de la petite république, l'entretien des écoles et des mosquées est prévu. La femme musulmane de Crimée garde son voile et seules certaines femmes des villes ont rejeté cet usage.

L'Islam fut introduit en Crimée avant l'apparition des Ottomans en Asie Mineure. L'un des khans tartares qui gouvernèrent la presqu'île se convertit à l'islamisme et ouvrit le pays à ses coreligionnaires des contrées voisines. Les musulmans faisaient dans les premiers temps leurs prières dans des mosquées rudimentaires. Mais la première mosquée, digne de ce nom, fut construite en Crimée sur l'ordre d'un souverain égyptien, le fameux sultan Qalaoun, celui-là même qui laissa en Egypte tant d'œuvres d'art auxquelles son nom demeure attaché. C'est en 1288 que sultan Qalaoun envoya en Crimée des architectes avec mission de construire une mosquée dans la capitale du pays et aux frais du Trésor égyptien. Cette mosquée, qui porta également le nom de Qalaoun, est par la suite tombée en ruines et il n'en reste maintenant que des décombres.

Un souvenir d'Egypte est attaché aussi à la Crimée :

Pendant la célèbre guerre qui mit aux prises, en 1854-1855, la Russie des tsars, d'une part, et la Turquie, l'Angleterre, la France et le Piémont, d'autre part, l'Egypte fournit un contingent de soldats qui se battirent merveilleusement dans les rangs de l'armée turque. Ce contingent comprenait 15.000 hommes, commandés exclusivement par des officiers égyptiens et dont le chef relevait directement du commandant en chef turc. Saïd Pacha, vice-roi d'Egypte qui envoya cette expédition en Crimée par déférence pour la Porte, alla même jusqu'à se priver de sa flotte qui transporta le contingent égyptien et se mit elle-même à la disposition de l'état-major turc à Sébastopol.

U.R.S.S. et Japon

FACE A FACE

L'armée japonaise s'est, dès le 7 décembre 1941, lancée à la conquête du Pacifique sud, sans prendre en considération la menace septentrionale qui pèse sur sa sécurité, représentée par le potentiel soviétique accumulé en Sibérie. La conquête des îles de la Sonde, de Hong-Kong, des Philippines, de Singapour, fut relativement rapide. Mais si Tokio tient à conserver le plus longtemps possible les territoires que ses armées lui ont acquis, s'il entend consolider ce qu'il appelle déjà la Grande Asie Orientale, il devra, dans un avenir très prochain, et avant que les Alliés ne soient en mesure de déclencher la grande contre-attaque, régler les comptes avec l'ours soviétique qui menace dans le nord.

Hier encore, une attaque contre la Russie pouvait être une tentation pour le Japon. Aujourd'hui, elle est devenue une nécessité stratégique.

Le fait que les armées nippones sont éparpillées à travers une énorme étendue de territoires, que leurs lignes de communications sont longues et vulnérables, n'est pas de nature à arrêter le Japon en ce qui concerne ses intentions à l'encontre de la Russie. Grâce à une décade de préparation active, le pays du Soleil-Levant peut se permettre de conduire la guerre simultanément dans l'océan Indien et le Mandchoukouo. Ses armées mandchoues constituent une force assez puissante et l'armée de Mandchourie possède une aviation propre (1.500 appareils, croit-on). Elle est ravitaillée par ses propres usines aéronautiques, ses propres aciéries, mines de charbon, établissements produisant des munitions et du matériel de guerre. L'Etat du Mandchoukouo a été transformé en un immense arsenal.

L'armée de Mandchourie a été recrutée et entraînée en vue de la guerre contre l'U.R.S.S. Elle est composée en majeure partie de gars solides, originaires des régions septentrionales du Japon. Il est curieux de noter que, même au moment où les forces nippones combattantes en Chine rencontraient de très sérieux obstacles, le haut commandement japonais s'abstint de lancer l'armée mandchoue dans la bataille. On estime actuellement que les forces nippones, stationnées en Mandchourie, s'élèvent à trente-deux ou trente-quatre divisions de quinze à vingt mille hommes chacune. Si l'on tient compte des renforts qui ont été récemment envoyés sur la frontière sibérienne, on peut dire que l'agression contre l'U.R.S.S. sera entreprise par une armée d'un million et demi d'hommes.

Naturellement, là une question se pose : quand le Japon frappera-t-il ? Il est très peu probable que la détermination de l'heure H soit influencée par les événements d'Occident. La grande stratégie du Japon n'a jamais été basée sur ce qui se passe ailleurs. Tous les observateurs militaires sont d'accord pour déclarer que les armées du Mikado ne s'ébranleront que lorsqu'elles seront sûres de jouir d'une supériorité numérique et matérielle double ou triple des forces soviétiques qui leur seront opposées. Il est possible que cette opportunité se présente au cours de l'éphémère été sibérien.

Quant aux Russes, ils se sont préparés à faire face à toute éventualité, mais on ignore les détails des mesures arrêtées dans ce but. L'Extrême-Orient soviétique est une des régions les plus mystérieuses du monde. Des informations diverses sont parvenues de temps en temps à l'étranger, mais aucun expert militaire occidental n'est à même de connaître avec exactitude la situation militaire de la Sibérie.

L'immense portion de territoire russe, qui s'étend entre le lac Baïkal et la mer de Bering, est une étendue massive, sauvage, inhospitalière d'un territoire presque aussi grand que le Canada, qui disparaît sous la neige et la glace pendant les trois quarts de l'année. Trois millions d'âmes peuplent cette région où tout semble avoir été créé à la taille des géants : forêts, marais, steppes, montagnes.

Négligée par les tsars, la Sibérie a reçu toute l'attention du gouvernement soviétique, qui a tenté, en treize ans, de la transformer en une immense forteresse.

La clé de voûte de cette place forte a été un des hommes les plus mystérieux de l'Orient, le maréchal Blücher. C'est ce même homme qui, sous le nom de Galen, soutint Tchang-Kaï-Chek lors de la révolution nationale. En 1929, il reçut du Kremlin l'ordre d'organiser l'armée soviétique d'Extrême-Orient. Blücher, organisateur brillant, rejeta l'idée de l'établissement d'une ligne Maginot extrême-orienatle. Par contre, il conçut une zone de « défense totale » couvrant tout le territoire sibérien, et complètement indépendante des ravitaillements de l'ouest. Les armées russes, stationnées tout au long de l'interminable frontière, doivent vivre sur les ressources du pays, cultiver la terre, forger leurs propres armes, extraire leur charbon et raffiner leur pétrole. Soudain, en 1938, au sommet de sa carrière, le maréchal Blücher disparut. On n'entendit plus parler de lui.

Un journaliste américain eut l'occasion de s'entretenir longuement avec un diplomate soviétique au sujet d'une guerre éventuelle entre l'U.R.S.S. et le Japon.

— Ils essayeront de désorganiser nos communications en coupant la voie du Transsibérien, dit-il. Cela sera fait probablement sur plusieurs points à la fois. Ils essayeront de mettre Vladivostok hors de combat avant que nos bombardiers aient eu le temps de faire tourner leurs moteurs.

— Quelles sont leurs chances ? demanda le journaliste.

— Cela dépend ! Il faut voir qui pourra frapper le premier, répondit le diplomate en souriant mystérieusement.

STRATEGIE URBAINE

Voici une petite histoire qui a beaucoup de chances d'être authentique, vu qu'elle a été racontée par un personnage officiel. Elle vient en droite ligne du centre d'entraînement des gardes-côtes américains du Pacifique.

Récemment, à Los Angeles, un chef de la défense civile donnait une conférence sur les parachutistes. Il fut prodigue en conseils et, entre autres, il dit à ses auditeurs :

— Si, dans une allée, vous rencontrez un parachutiste ennemi, vous vous jetez sur lui, vous le maîtrisez, et ensuite il ne vous reste plus qu'à vous asseoir sur lui et à attendre l'arrivée des autorités.

— Pardon, interrompit quelqu'un, et s'ils sont deux ou trois, que faut-il faire ?

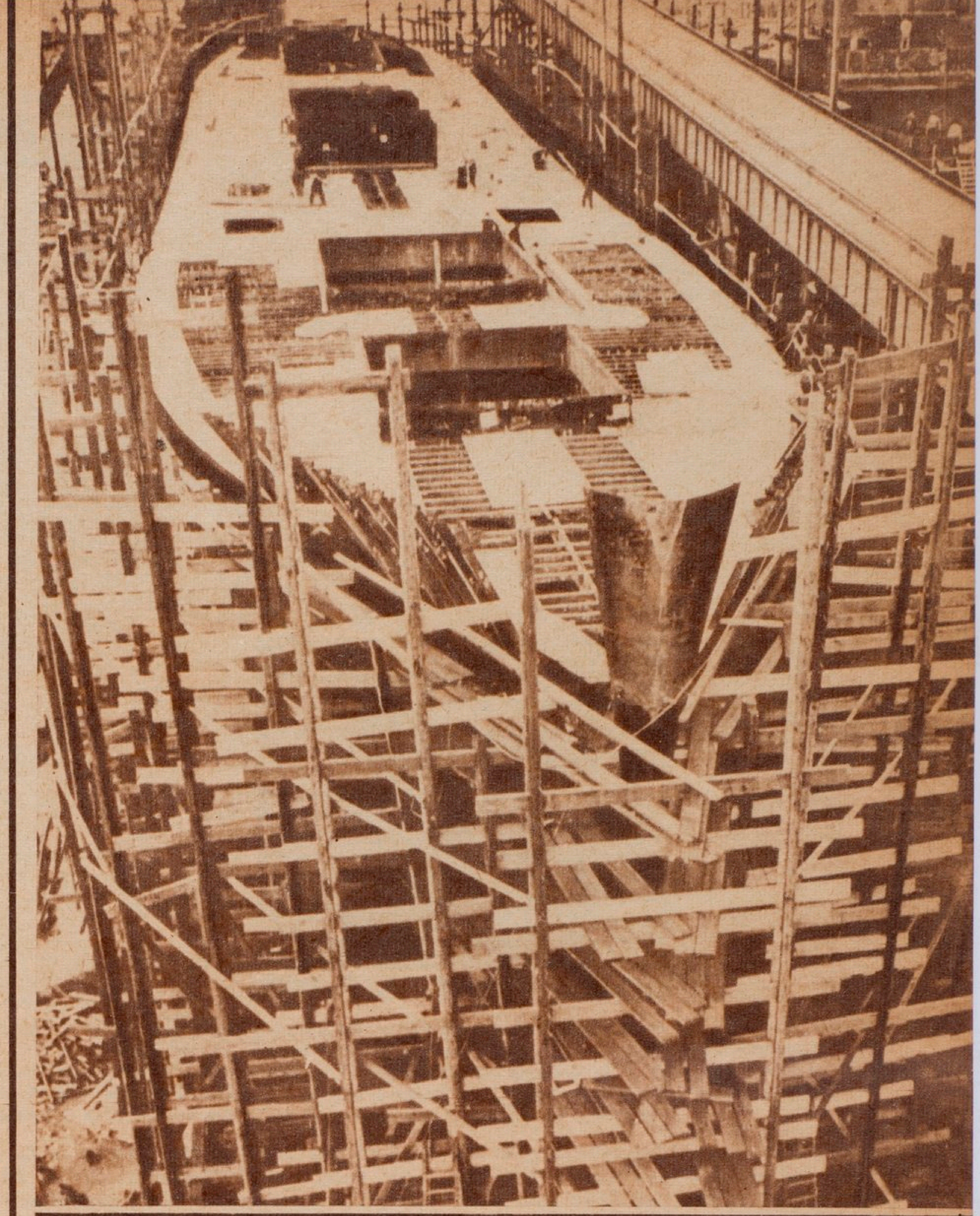
Le conférencier s'absorba dans une profonde méditation, ensuite il déclara péremptoirement :

— Dans ce cas, arrangez-vous pour vous trouver dans une autre allée.



UN NOUVEAU RADEAU

Ce grand radeau de sauvetage, actuellement employé par la marine américaine, est fait d'une sorte de caoutchouc excessivement léger. Ce radeau peut soutenir trente personnes sur l'eau et est d'un emploi particulièrement pratique.



La charpente d'acier d'un navire en construction dans un chantier du Canada qui poursuit sur un rythme croissant sa production de navires. Ses usines produisent aujourd'hui une quantité de bateaux égale à celle qui sort des chantiers de Grande-Bretagne.

LA BATAILLE DU TONNAGE

SERA GAGNEE

Quelques mois avant l'entrée en guerre des Etats-Unis, un commentateur américain autorisé écrivait : « Nous pouvons contribuer à la destruction de l'hitlérisme simplement en aidant la Grande-Bretagne à recevoir un volume croissant d'avions, de tanks, de canons et d'autres fournitures navales et militaires. MAIS LE TEMPS SE RAPPROCHE RAPIDEMENT OU LA FLOTTE MARCHANDE BRITANNIQUE NE SERA PLUS SUFFISANTE POUR TRANSPORTER CE MATERIEL EN QUANTITES NECESSAIRES POUR LA VICTOIRE. »

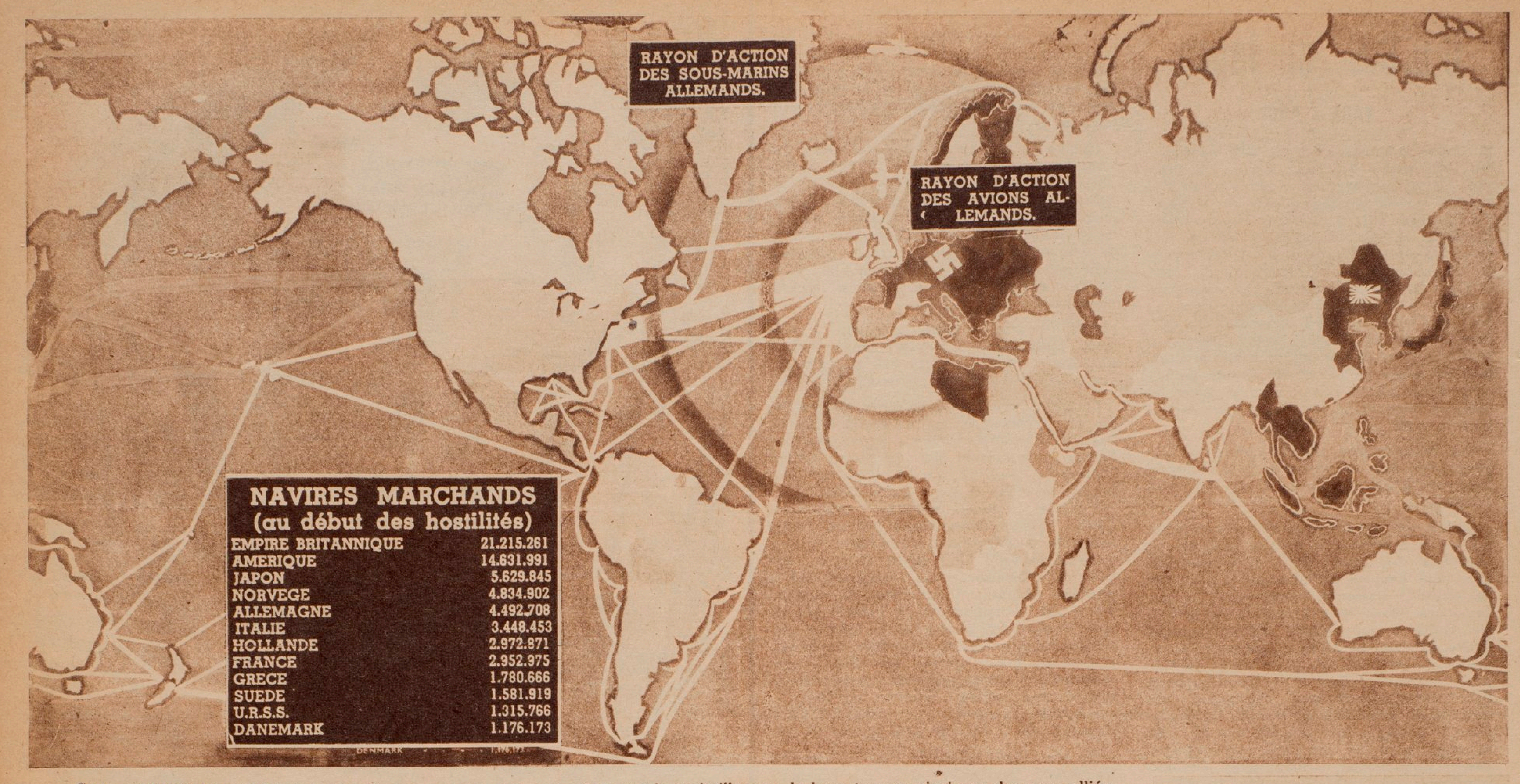
C'était poser immédiatement l'importance du problème de la navigation marchande et souligner la gravité des pertes en tonnage naval subies par les Alliés depuis le début de la guerre. Ce problème reste actuel et l'on peut même ajouter, à la suite des récents débats secrets de la Chambre des Communes en Angleterre, qu'il est toujours au centre des préoccupations des dirigeants britanniques.

●

Pour s'expliquer les inquiétudes ayant trait à la question des bateaux marchands, tellement nécessaires au ravitaillement des fronts de guerre comme ceux de Russie, du Moyen-Orient ou du Pacifique, il n'est que de se rappeler le chiffre des pertes subies durant les quatorze premiers mois de la seconde guerre mondiale. Bien que ce soit là une question entourée du plus grand secret, l'Amirauté britannique avait admis que les coulages dûs aux sous-marins, aux mines et aux bombardiers nazis faisaient une moyenne de près de cinq millions de tonnes par an. Du début de la guerre au mois de juin 1941, les pertes de la navigation alliée et neutre atteignaient 7.118.022 tonnes, chiffre extrêmement élevé, puisque les pertes dues à l'action ennemie pendant toute la guerre de 1914-18 s'étaient montées à 12.850.814 tonnes.

UN GRAVE PERIL

Tels étaient les chiffres divulgués au milieu de l'année dernière. Quand on songe que l'Angleterre possédait au début de la guerre une flotte marchande de 18 millions de tonnes environ, que les chantiers britanniques prévoyaient un programme de construction d'un million de tonnes pour l'année en cours, et que ce tonnage global de 18 millions de tonnes correspondait aux besoins ordinaires



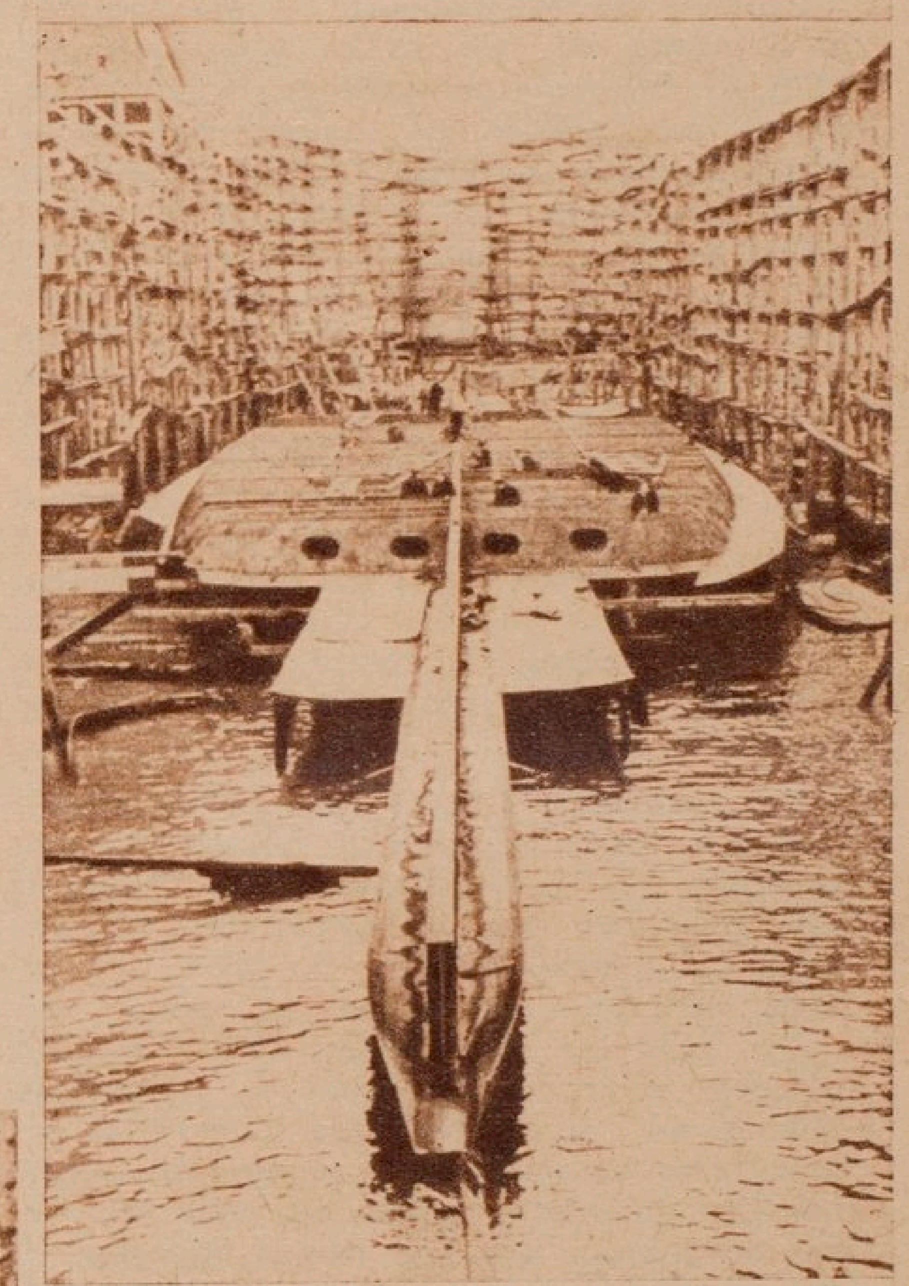
Carte montrant les routes que doivent emprunter les bateaux alliés pour le ravitaillement de leurs troupes ainsi que des pays alliés. La dispersion des fronts de combat pose, ainsi qu'on le voit, un problème ardu à la navigation commerciale. Mais l'accroissement du tonnage marchand et le système de la navigation en convois ont résolu le problème et des renforts parviennent régulièrement et en quantités chaque jour plus grandes aux troupes alliées disséminées sur les sept mers. On remarque sur la carte deux cercles qui désignent les rayons d'action des avions et des sous-marins ennemis. (D'après « Picture Post »).

en temps de paix, on comprend que le rythme des pertes des 18 premiers mois de guerre ait suscité une telle émotion. Le problème soulevé était de la plus grande gravité. Maintenant, en effet, les Anglais ont des besoins nouveaux, et les routes que leurs bateaux empruntent sont plus longues. Les marchandises qui naguère étaient expédiées de France, de Belgique, des Pays-Bas ou de Scandinavie proviennent désormais de régions beaucoup plus éloignées. Celles qui venaient de l'Orient par la mer Rouge et la Méditerranée sont obligées de contourner la pointe méridionale de l'Afrique. De plus, les bateaux qui les transportent sont contraints de naviguer en formation de convois de telle sorte que le navire le plus rapide est forcé de régler sa vitesse sur le navire le plus lent. A cette époque, les fournitures américaines pour la Grande-Bretagne ne cessaient de s'accumuler dans certains ports américains, dans l'attente vaine de bateaux. Et l'Angleterre voyait sa flotte marchande diminuer chaque jour !

Cependant, grâce aux mesures drastiques qui furent adoptées alors pour combler les trous faits dans la navigation alliée, entre la construction, la récupération et la saisie des bateaux étrangers, on arrivait à un chiffre de 2.500.000 tonnes, soit la moitié des pertes de 1941, suivant les anticipations des experts les plus modérés. La situation se présentait donc sous un jour vraiment dramatique, et ce mal qui avait été tellement menaçant en 1917 semblait devoir se faire sentir également durant cette guerre-ci.

Il était clair, en effet, que si le rythme des pertes navales se maintenait ou s'accélérait, le peuple de Grande-Bretagne aurait à combattre pour sa vie même. Comment pouvait-il faire face à un programme de remplacement de cinq à six millions de tonnes par an ? Le besoin de nouveaux bateaux de transport était et demeure aussi urgent que celui d'avions de combat durant la bataille de Grande-Bretagne en 1940.

La dispersion des Nations Unies signifie qu'elles dépendent étroitement des bateaux pour combiner leur puissance économique et militaire. Elles ne peuvent pas espérer développer pleinement leur puissance de choc et atteindre l'ennemi en ses points faibles si elles n'ont pas assez de navires de guerre et de bateaux marchands pour garder ouvertes leurs voies de communications maritimes et détruire celles de l'ennemi ; sans le nombre de bateaux requis, pour nourrir le peuple de Grande-Bretagne et ravitailler les usines de guerre, rassembler les fournitures provenant de toutes les parties du monde, transporter les munitions et les combattants des arsenaux aux théâtres de guerre les plus éloignés, l'Angleterre et ses alliés ne peuvent pas mener avantageusement leur combat.

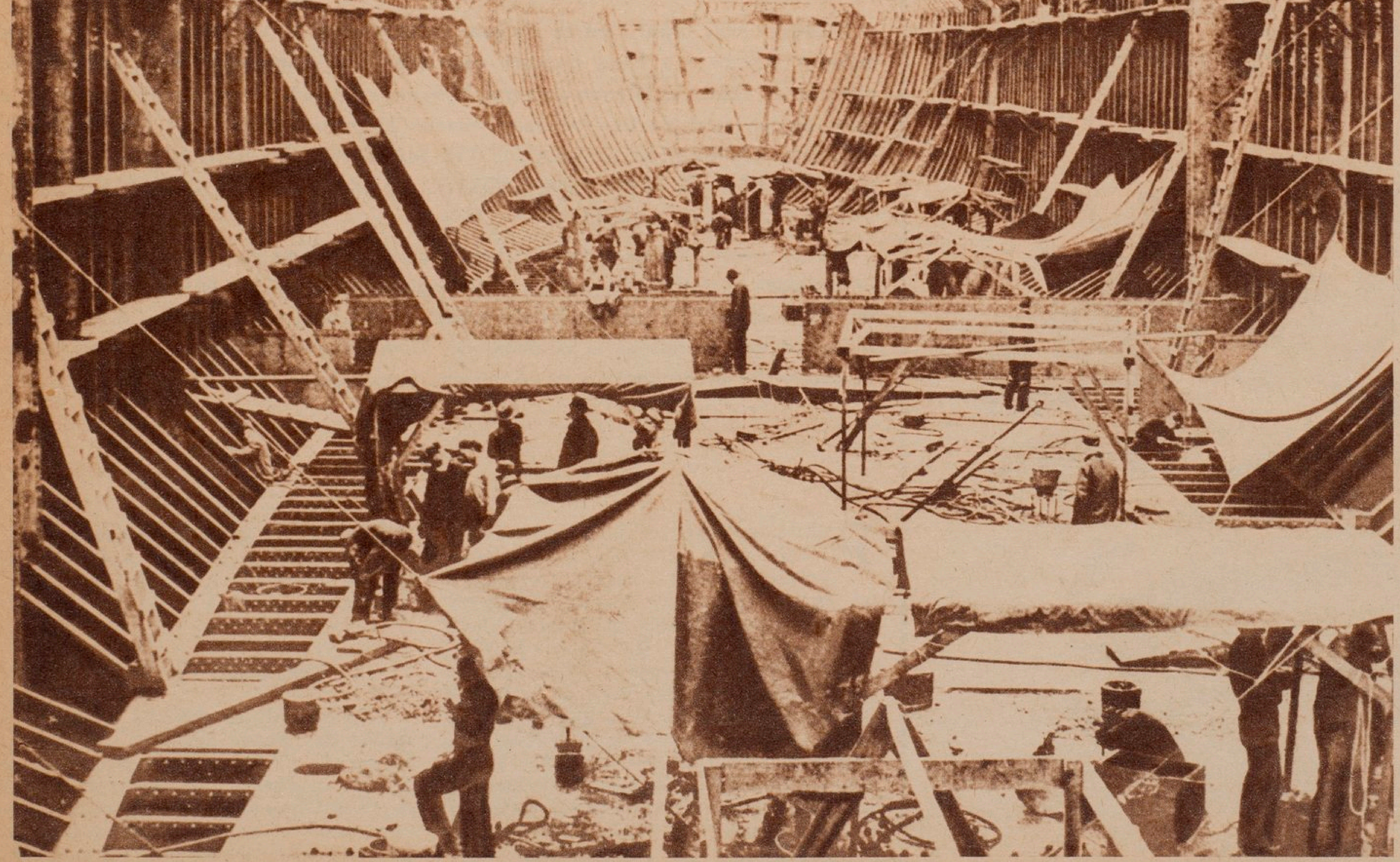


Constituant l'épine dorsale du navire, la quille sert de point d'appui à toute la charpente du navire.

Mais depuis l'entrée en guerre des Etats-Unis, ce péril qui menaçait de devenir mortel, tout en demeurant grave, a pu être surmonté. La Grande-Bretagne et les Etats-Unis ont décidé de combiner leur programme de constructions marchandes et navales au moyen d'une étroite collaboration. L'effort commun des deux pays dans ce domaine est aussi vital que la collaboration dans la guerre. Ainsi, chacun d'eux doit concentrer son effort sur la construction de bateaux pour laquelle il est le mieux adapté. Il peut être, par exemple, particulièrement avantageux pour la Grande-Bretagne d'employer la plus grande partie de son équipement à la construction d'unités de guerre, tandis que les navires marchands viendraient en quantités sans cesse croissantes des Etats-Unis, lesquels peuvent adapter leurs nouveaux chantiers aux méthodes de production en masse.

REDRESSEMENT COLOSSAL

Bien que les Etats-Unis aient devant eux un énorme programme de construc-



Actuellement, les chantiers navals américains produisent deux bateaux par jour. Le grave péril de la navigation marchande est en train d'être conjuré. Voici une vue d'un grand chantier naval américain.

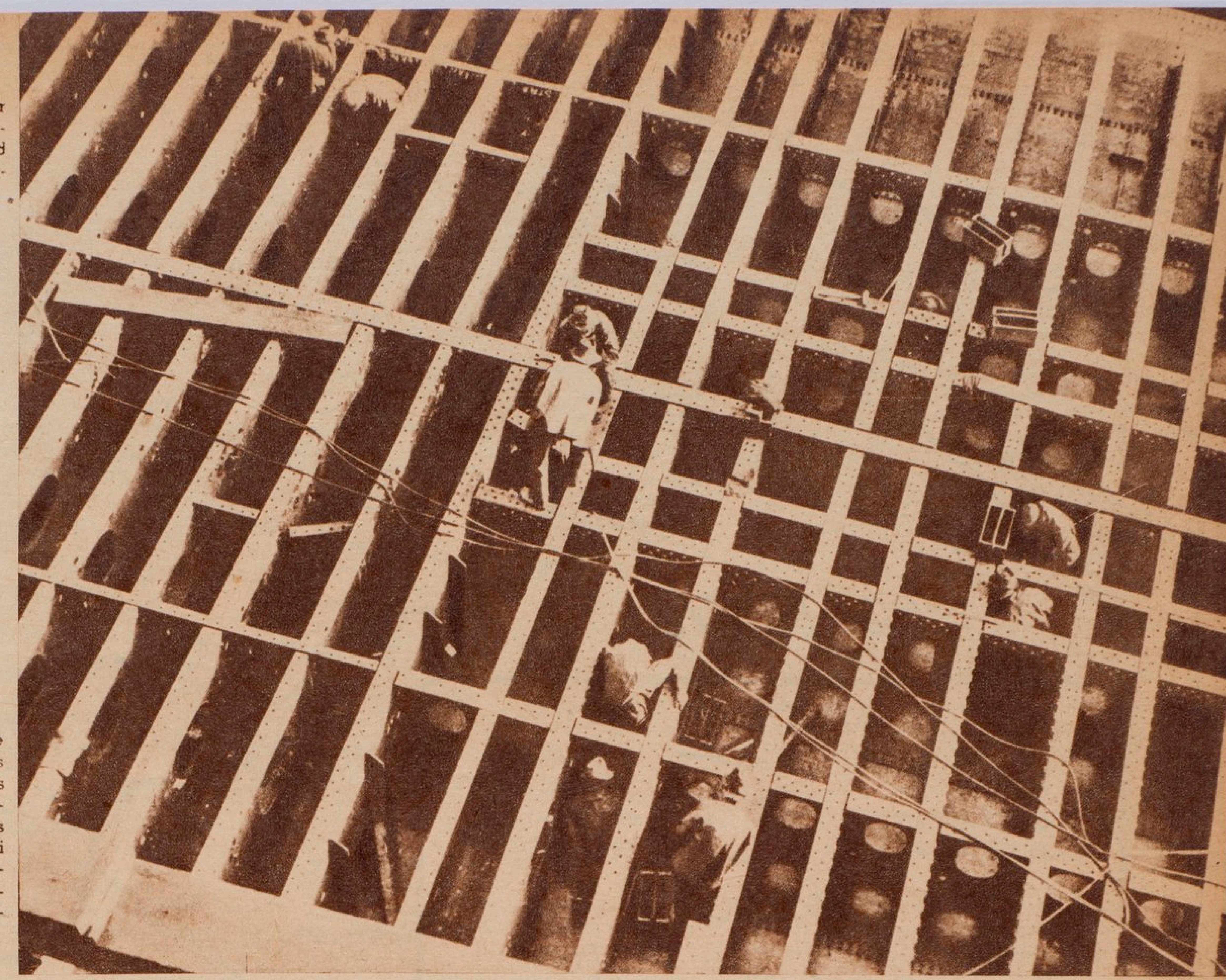
tion navale, ils doivent aussi devenir le principal producteur de bateaux marchands. Suivant le programme de construction marchande annoncé par le président Roosevelt, ils lanceront près de 8.000.000 jusqu'à la fin de l'année 1942 et 10.000.000 au cours de l'année 1943. Actuellement, les chantiers navals américains produisent deux bateaux par jour. On s'attend à ce que, dans six mois, il en sorte trois quotidiennement. Grâce aux progrès introduits dans la construction en série, un bateau peut être terminé en 60 jours, ce qui est un véritable record. Mais cela n'est pas surprenant, car les chantiers navals américains qui sont actuellement au nombre de 2.000 travaillent 24 heures par jour, sans arrêt.

Le rythme de la production actuelle égale donc à peu près celui des pertes subies par les Anglais, les alliés et les neutres de janvier à juin 1941. La moyenne des pertes enregistrées durant cette période, la dernière où des chiffres aient été publiés, excède celle de toutes les autres périodes de la guerre, mais il convient de noter que, grâce aux constructions américaines et anglaises, le grave péril de la navigation marchande est en voie d'être totalement conjuré.

Quoique l'effort de la Grande-Bretagne porte principalement sur les navires de guerre, sa production marchande a été de 1.750.000 tonnes entre le mois de septembre 1939 et le mois de décembre 1941. Quant à la production de l'année en cours, elle est estimée à 1.200.000 tonnes. Toutefois, certaines critiques se sont fait jour en ce qui concerne le modèle et la vitesse des bateaux marchands qui sont en voie de construction. La controverse qui en est résultée est en partie due à un malentendu. En temps de guerre, il est évident que les bateaux rapides, pouvant éluder la menace sous-marine et transporter les marchandises, les hommes et l'équipement le plus rapidement possible, présentent un avantage considérable. En temps de paix, par contre, les bateaux rapides ne sont pas nécessairement les plus avantageux, car ils sont plus coûteux à construire et ils consomment davantage. En raison des nécessités actuelles, il n'y a aucun doute que ceux qui réclament des bateaux rapides ont raison, car il n'y a pas place maintenant pour des considérations d'après-guerre.

Ouvriers au travail sur un navire en construction dans un grand chantier naval du Canada.





La construction de planchers en bois des navires construits dans les chantiers américains. Les Etats-Unis possèdent aujourd'hui 2.000 chantiers qui travaillent à plein rendement vingt-quatre heures par jour.

Cependant, le problème n'est pas encore aussi simple. Les bateaux rapides demandent plus de temps à construire, et de meilleures machines que les autres. Les besoins des unités de guerre, dans les circonstances présentes, limitent les facilités existantes pour les bateaux marchands dans ce domaine. Même les Etats-Unis, dont la capacité de construction est énorme, ont trouvé avantageux de concentrer leurs efforts sur la production en série de grandes quantités de bateaux relativement lents.

A ce propos, on doit ajouter que les suggestions faites en Grande-Bretagne relativement aux méthodes de production appliquées au tonnage marchand font l'objet d'une étude constante. Il est certain, en effet, que le programme des constructions marchandes est loin d'avoir atteint son plein rendement et que par une amélioration de ces méthodes, qui implique une « préfabrication » de certaines pièces et un plus grand degré de standardisation, la Grande-Bretagne pourrait accroître sensiblement sa production annuelle.

PERSPECTIVES RASSURANTES

Quoi qu'il en soit, le moment est proche où, par la production conjuguée des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, le tonnage marchand ne connaîtra plus la menace qui pesait si lourdement sur lui.

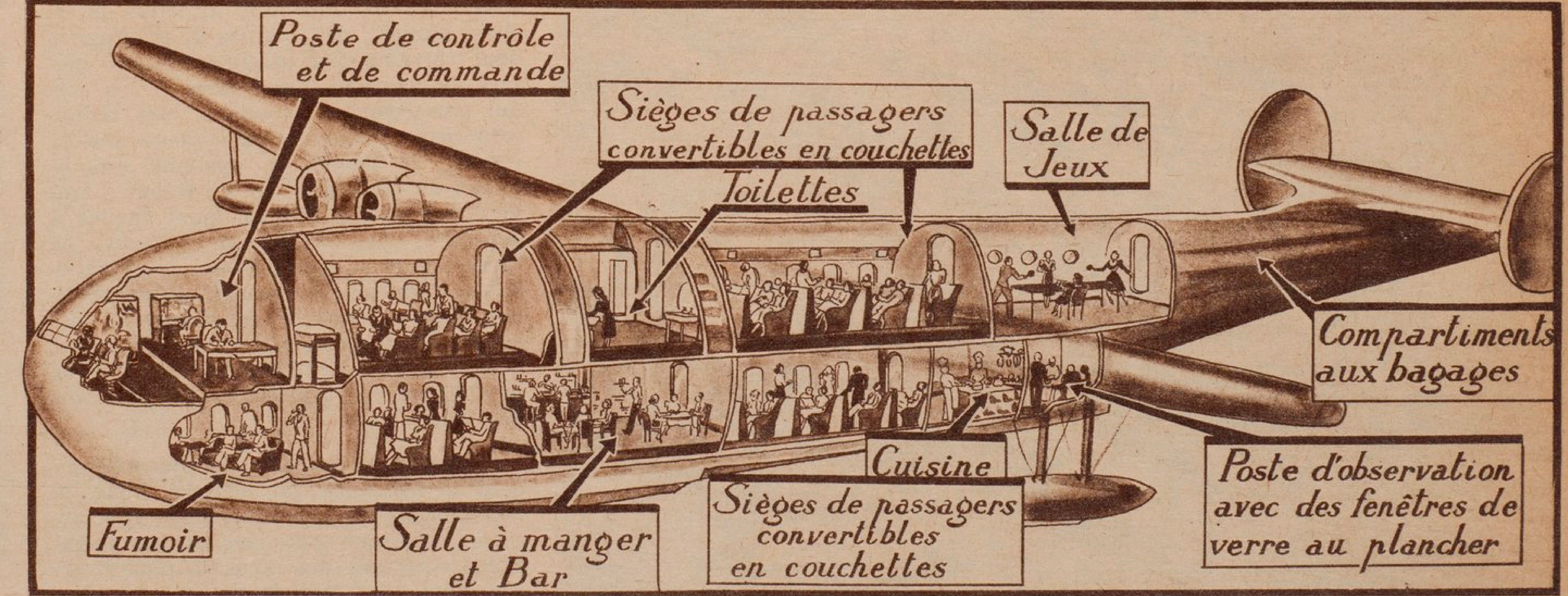
Les pertes infligées à la flotte britannique par les sous-marins, si l'on met à part les conditions atmosphériques et la mise au point respective des tactiques d'attaque et de défense, dépendent avant tout de la relation entre le nombre des sous-marins, le plus grand ennemi du bateau marchand, et le nombre des unités légères disponibles pour la protection des convois et la chasse aux sous-marins. L'Allemagne avait construit pendant l'hiver de 1940 le plus de sous-marins possible, et depuis cette époque, il n'y a pas de raisons de croire qu'elle ait sensiblement relâché son effort dans ce domaine.

Suivant les estimations les plus sérieuses, les Allemands auraient maintenant entre 150 et 160 sous-marins, les Japonais 70, les Italiens 90, contre environ 113 sous-marins américains (les Japonais doivent connaître de lourdes pertes marchandes dans le Pacifique), 50 anglais, 175 russes et 15 hollandais.

Aussi, l'on ne peut se livrer à aucune hypothèse en ce qui concerne l'étendue des pertes subies par les Alliés en tonnage marchand depuis juin 1941. On doit convenir toutefois que les sous-marins sont eux aussi coulés. Berlin prétendait que si c'était nécessaire, l'Allemagne construirait un sous-marin par jour. Mais ce n'était là que propagande pure. Bien qu'un sous-marin puisse être construit beaucoup plus rapidement qu'un navire de guerre moyen, il requiert la mobilisation de 4.000 hommes pendant une année. Pour 365 submersibles, il faudrait donc employer 1.500.000 ouvriers spécialisés. Or, il n'y en a pas tellement aujourd'hui en Allemagne...

Il faut des années pour entraîner des équipages de sous-marins et ces derniers ne peuvent pas être utilisés plus de la moitié du temps. Chaque période de service demande en effet une période de repos de la même durée. Autrement les hommes seraient sujets à des effondrements nerveux au bout de quelques mois. La pénurie d'équipages pour les sous-marins est un problème sérieux pour l'Amirauté allemande.

La bataille des sept mers comporte un enjeu dont l'importance n'échappe à personne. Il s'agit de la sauvegarde de lignes de communications vitales pour l'effort de guerre allié. L'accroissement du tonnage marchand et le système de la navigation en convois contribueront d'une manière certainement décisive à la victoire totale.



LES ALLIES ADOPTERONT-ILS LES CARGOS AERIENS ?

Les cargos aériens américains, les avions les plus grands du monde, sont encore à l'état de plans aux usines de Glenn-Martin des Etats-Unis. Mais leur construction ne doit pas tarder à être entreprise. Ces appareils, capables de voler de New-York à Londres en 13 heures avec plus de 100 personnes à bord ou plusieurs tonnes de bombes ou de fournitures, seront appelés à jouer un rôle important dans la liaison des différents fronts de guerre.



LE CAUCASE

Enjeu de la guerre de Russie

Cette carte en relief montre trois importantes routes militaires du Caucase : celle de Géorgie, celle d'Ossentin et celle de Soukhoum qui passent à travers les collines caucasiennes. Ce sont les voies de ravitaillement anglo-américain à la Russie via l'Iran.

Les yeux du monde sont fixés sur le Caucase, la terre des merveilles, peuplée des races les plus diverses et connaissant une douzaine de variétés de climats. Les nations belligérantes, dans une lutte de titans, se disputent la possession de cette région aux richesses nombreuses, où l'on peut trouver du pétrole, du manganèse, des oranges et du caoutchouc. Le Caucase est le maillon de la longue chaîne nord-sud, qui va de l'océan Arctique au golfe Arabique, par lequel les Alliés peuvent demeurer en contact étroit. C'est la porte qui donne accès à l'Orient et que l'Allemagne veut forcer à tout prix pour opérer la jonction entre la Wehrmacht et les soldats du Mikado.

A la pointe extrême-orientale de la Crimée, dans la ville de Kerch, des forces nazies attendent les développements ultérieurs des combats acharnés qui se déroulent plus au nord, pour se lancer à la conquête de la terre caucasienne. Seulement six kilomètres d'eau séparent Kerch du continent du Caucase. Mais, même si cet étroit bras de mer pouvait être franchi par les armées allemandes, le problème, pour le haut commandement de la Reichswehr, demeurerait entier. Car le Caucase est aussi grand que la France tout entière. A travers ce territoire courent, dans une direction nord-ouest sud-est, des chaînes de montagnes dont certains pics atteignent 3.800 mètres de hauteur. Les passes et les cols qui permettent de franchir ces monts sont rares ; deux routes seulement s'enfoncent à travers le système montagneux du Caucase ; elles passent à travers des défilés extrêmement faciles à défendre. Les principaux objectifs de l'Axe : le pétrole de Bakou, le manganèse de Chiatura, le caoutchouc synthétique d'Azerbaïdjan et d'Arménie, le passage vers les Indes à travers l'Iran, sont défendus par une formidable barrière de montagnes. Le Caucase est un véritable bastion.

De grandes armées soviétiques défendent le territoire qui s'étend entre la mer Noire et la mer Caspienne. Les forces armées sont soutenues par une population composée des races les plus diverses, dont les composants sont les descendants de quarante-cinq peuples anciens, caractérisés par leurs coutumes étranges, mais aussi pour leurs qualités guerrières : Kalmouks, Géorgiens, Tartares, Turcs, Persans, Moldaviens, Arméniens, Cosaques, Russes, Tchèques Kabardino-Balkariens, Legsiens, etc. Les populations du Caucase sont d'ores et déjà organisées en des milliers de groupes de guerilleros. Les Cosaques habitent les régions par lesquelles devront passer en premier lieu les armées de l'Axe. Au sud du Caucase, les armées alliées attendent le choc : Britanniques, Polonais, Français libres. Ceci veut dire que même si les armées allemandes arrivaient à franchir les territoires-limites du Caucase, elles devraient encore affronter de rudes batailles avant de pouvoir se frayer définitivement un chemin vers l'Est.

DES BARRIÈRES NATURELLES GARDENT LES RICHESSES DU CAUCASE

Géographiquement, le Caucase commence juste à l'est de Rostov et s'étend jusqu'à la mer Caspienne vers l'Orient, et jusqu'aux frontières de la Turquie et de l'Iran vers le Sud. Les réseaux montagneux divisent cette région en territoires parfaitement distincts. La partie nord du Caucase fait partie des Républiques Socialistes Soviétiques Fédérées. C'est un des seize Etats qui constituent l'Union Soviétique. Au sud des monts se trouvent trois républiques affiliées à l'U.R.S.S. : la Géorgie, l'Azerbaïdjan et l'Arménie. La population du Caucase égale celle du Canada.

Les richesses naturelles de cette terre sont fabuleuses. Les champs de pétrole de Bakou, Grozny et Maikop sont les seconds du monde. Seule la production des Etats-Unis excède les quantités du précieux liquide noir qui sont extraites annuellement de ces puits. Les établissements pétrolifères de la péninsule d'Aspheron exportaient, avant la guerre, pour une valeur annuelle de 5 millions de livres sterling de combustible liquide.

Cela représente suffisamment de pétrole pour conquérir toute la Russie, les Indes, le Proche et le Moyen-Orient. Cela signifie pour l'Allemagne étendre son hégémonie sur toute l'Europe et l'Asie, et peut-être l'Amérique. C'est dans la richesse pétrolifère que réside la valeur principale de l'enjeu des combats du front oriental.

Maikop se trouve à quelques minutes de vol de bombardier de la mer Noire, donc de Kerch. De là partent les longs pipe-lines qui canalisent le pétrole vers Tuapse, toujours sur la mer Noire, et vers Rostov. Maikop produit deux millions de tonnes de pétrole par an, qui sont raffinées dans les établissements

installés dans la ville voisine de Krasnodar. L'importance de Maikop est encore augmentée par le fait que ce centre se trouve près de la mer et en même temps n'est pas loin du bassin industriel du Donetz.

LE PROBLÈME DES COMMUNICATIONS

La région centrale du Caucase est parcourue par un vaste réseau montagneux — long de 700 milles et couvrant une surface de 12.000 milles carrés. De puissants pics, couverts éternellement de neige, dominent des vallées profondes. Des torrents rapides se précipitent rageusement vers la mer Noire et la mer Caspienne.

La principale voie de communication du Caucase est la route militaire géorgienne. Ce ruban carrossable, un véritable accomplissement technique, fut construit par le général Potemkine sous le règne de la Grande Catherine. Un sentier tortueux et impraticable fut transformé en une voie utilisable par les forces armées.

Aujourd'hui, pour les mêmes buts stratégiques adaptés à la guerre moderne, la route militaire géorgienne se présente comme un chemin non pavé, se tortillant en de nombreuses courbes à angle aigu côtoyant plus d'un abîme sans fond, ouverte à tous les vents et à toutes les intempéries qui la rendent absolument impraticable pendant l'hiver.

Pendant des siècles, toutes les hordes d'invasion qui ont parcouru le Caucase ont emprunté la route qui aboutit à la porte Caspienne ; aujourd'hui, une route carrossable et une voie ferrée permettraient au commandement allemand de choisir cette même voie pour effectuer sa poussée vers les puits de pétrole.

Le gouvernement des Soviets a dépensé des millions de roubles pour développer et perfectionner un réseau de communications parcourant le Caucase dans tous les sens. Cinq nouvelles voies ferrées furent achevées en 1940. Elles étaient destinées à alléger le trafic intense qui passe continuellement par les voies principales. De nombreux pipelines furent récemment installés pour faciliter le transport du pétrole des centres d'extraction vers les raffineries et les grandes routes.

Au cours des neuf premiers mois de 1940, les Soviets ont importé des Etats-Unis plus de 4.500 tonnes de matériel pour la construction des pipe-lines. De grands efforts furent effectués pour faciliter le ravitaillement en eau à travers toute la région. De nouveaux champs pétrolifères furent prospectés. De nouveaux puits furent percés, dans des régions situées à proximité des grands centres industriels.

Tout cela ne pouvait qu'attiser les appétits allemands pour une conquête rapide du territoire caucasien. Les nombreux agents de l'Axe qui se trouvaient en Iran avant la campagne de 1941 n'avaient pas d'autre but que de préparer cette conquête. Les troubles fréquents, au cours de l'histoire, qui ont ensanglanté le Caucase, permettaient d'espérer une action efficace de la cinquième colonne, qui aurait eu beau jeu au sein de populations si différentes.

LES POPULATIONS DIVERSES COLLABORENT

Il est en effet vrai que la politique traditionnelle du gouvernement russe qui précéda les Soviets était, à l'égard des Caucasiens, basée sur les dissensions continuelles qui régnaient entre les différentes tribus et qui permettaient aux dirigeants de Moscou de maintenir leur autorité sur le Caucase. Mais cet état d'esprit a cessé de régner au sein des 45 nations différentes qui composent aujourd'hui le Caucase.

Depuis son avènement au pouvoir, le gouvernement des Soviets a poursuivi avec constance une politique de développement économique servant nettement les intérêts des Caucasiens. Graduellement, ces peuples éminemment individualistes furent persuadés des bienfaits du travail en commun. On leur apprit à diriger eux-mêmes leurs organisations ouvrières, leurs hôpitaux, leurs écoles, leurs clubs, leurs cités ouvrières, leurs voies ferrées, leurs systèmes d'irrigation, leurs fermes collectives, leurs théâtres nationaux et leurs établissements techniques.

Et bientôt, les Caucasiens se rendirent compte qu'ils travaillaient pour eux-mêmes et non pas pour enrichir des pouvoirs étrangers qui les exploitaient. C'est ainsi que les puits de pétrole et les raffineries d'Azerbaïdjan, par exemple, étaient exploités par les habitants de la région et les bénéfices retirés de ces exploitations affectés à des œuvres sociales desservant la communauté locale.

De même, dans la vallée de l'Ararat, un système d'irrigation transforma des terres désertiques en d'immenses plantations de coton; à Batoum, des agrumes furent plantés là où, il y a quelques années seulement, des marais impraticables couvraient une large partie du sol, rendant toute la région malsaine ; des champs furent plantés de thé, sur des emplacements qui n'étaient que des jungles.

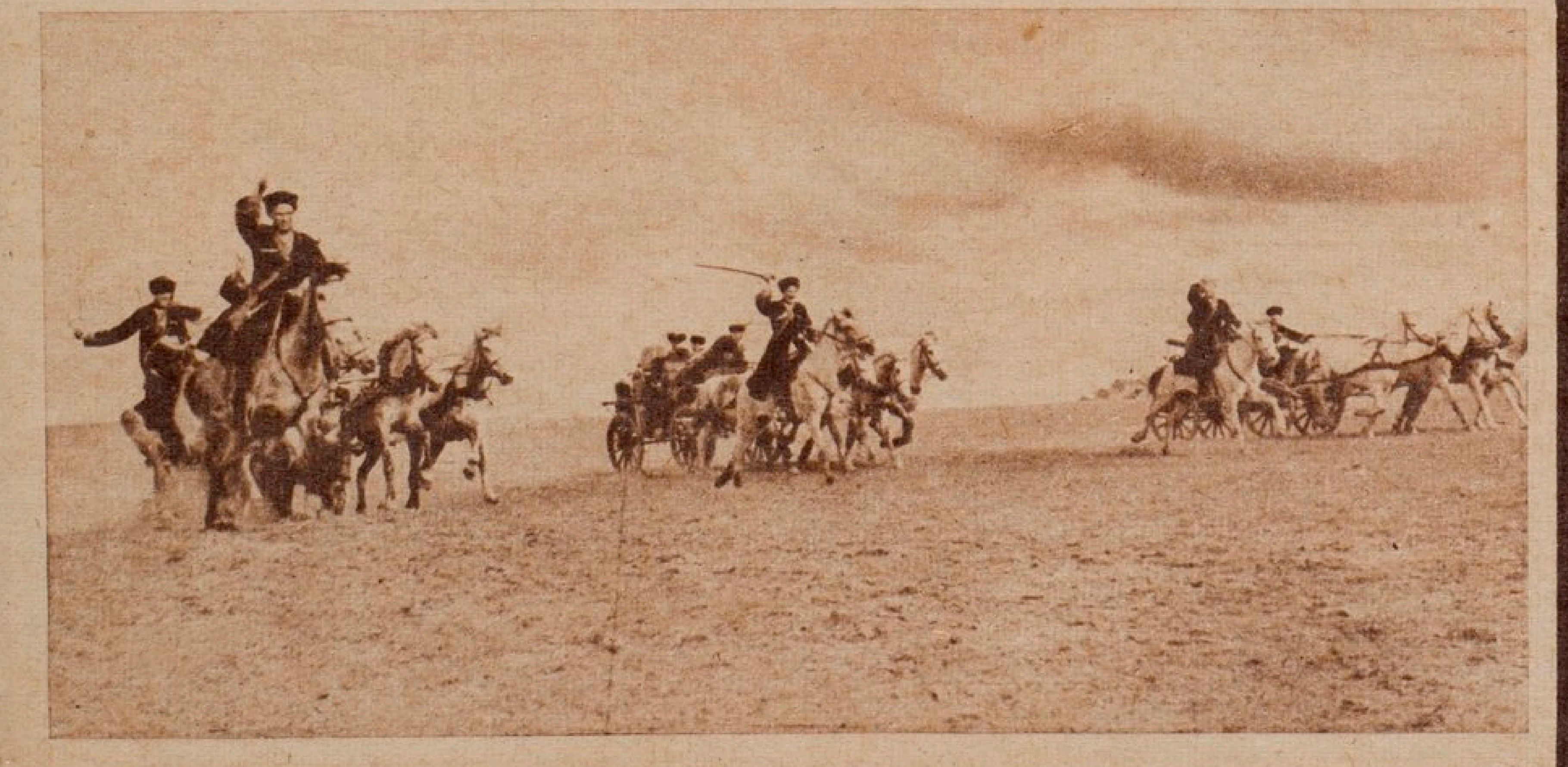
Quels sont les obstacles qui se dressent aujourd'hui, face à l'avance allemande ?

En premier lieu, les formidables défenses naturelles de cette terre qui se refuse à être conquise. Deuxièmement, les forces armées russes, soutenues par une population éduquée depuis des années à la guerre totale. Cette éducation spéciale constitue à elle seule une difficulté que la Wehrmacht devra surmonter et qui n'est pas des plus simples à résoudre. Les Caucasiens disposent des moyens qui leur permettront, même si leur pays est envahi, de dépouiller leurs vainqueurs d'une grande partie des bénéfices de leur conquête. Des siècles de combats leur ont appris tous les secrets de la guérilla.

Les Allemands ont déjà annoncé que leurs forces transportent tout l'équipement nécessaire pour remettre en état les puits de pétrole. Ils prétendent que, même si les précieux puits sont détruits, ils peuvent les remettre en état en l'espace de trente jours. Mais ont-ils compté avec la capacité de sabotage des Caucasiens ?

Les experts estiment que les établissements de pétrole peuvent être démolis et détruits d'une façon tellement efficace que les dommages ne pourraient être réparés avant six mois.

Les populations du Caucase sont convaincues que l'Axe n'arrivera jamais à franchir la barrière montagneuse qui garde leur pays. Mais elles sont néanmoins prêtes à affronter n'importe quelle offensive en coopérant de la manière la plus étroite avec les armées alliées.



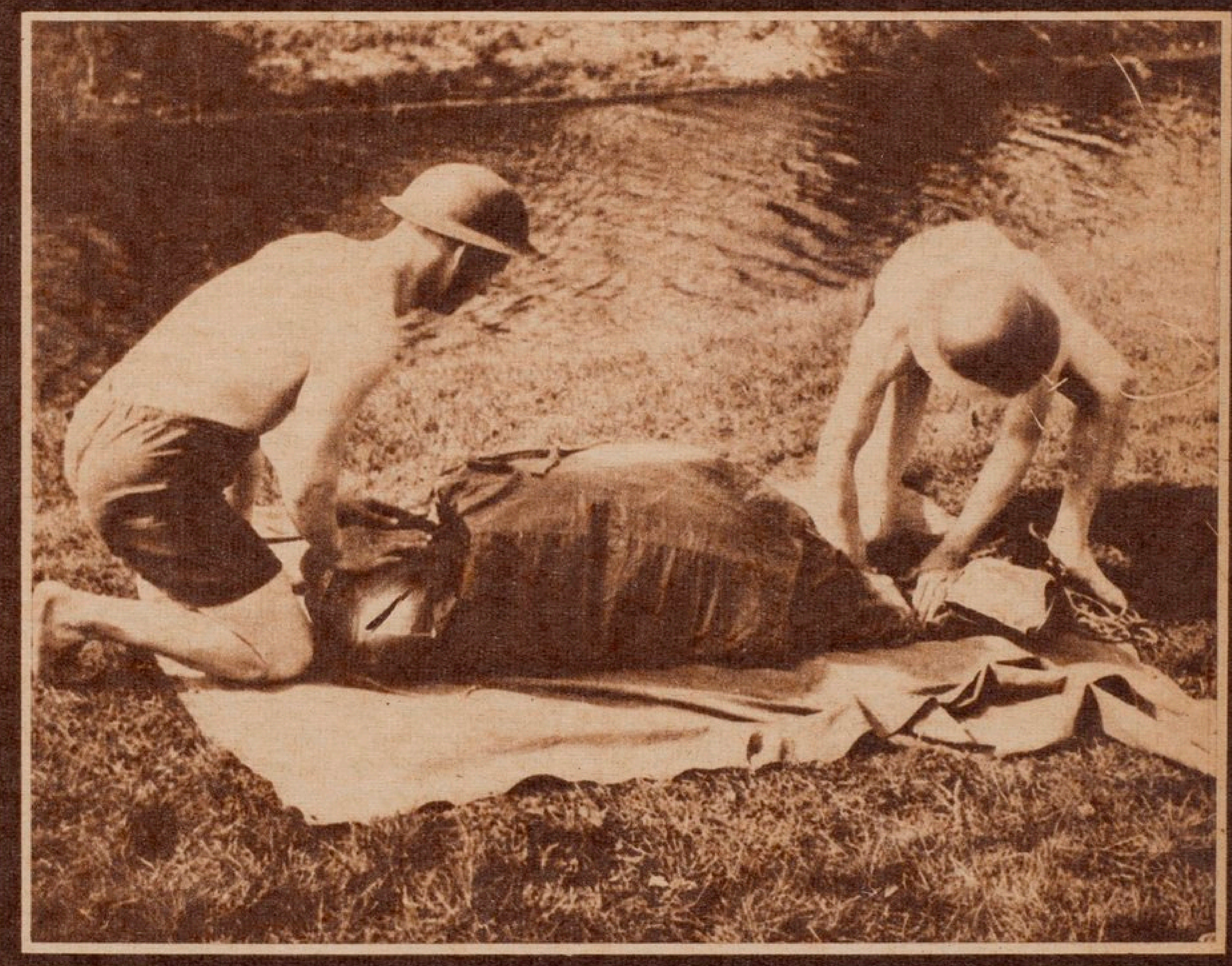
Le Caucase offre aux nazis un appât de qualité. Tant par les richesses de son sol que par sa position stratégique, cette partie de la Russie est âprement convoitée par les troupes ennemies. Mais la partie sera dure. Voici une troupe de cavaliers cosaques menant leur artillerie sur une partie avancée du front.



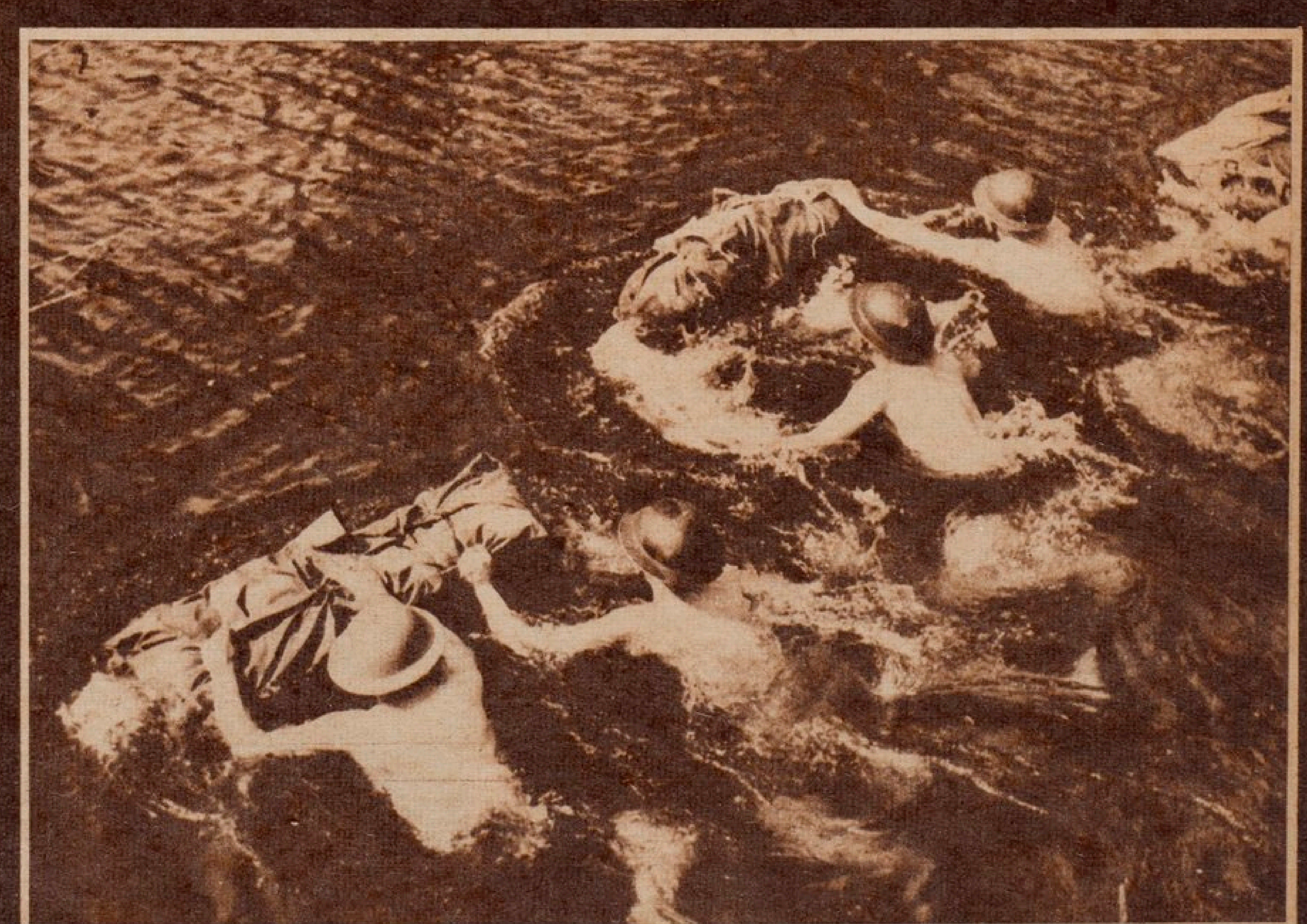
L'empaquetage d'armes et d'habits avant la traversée de la rivière.

POUR TRAVERSER LES RIVIERES

Une nouvelle méthode a été instaurée parmi les troupes britanniques pour la traversée d'une rivière. Enveloppant leur équipement au complet et leurs habits avec une couverture imperméable, les soldats, demi-nus, la tête recouverte de leur casque d'acier, peuvent, tout en nageant par deux, pousser en avant leur ballot, évitant à leurs vêtements et à leur équipement toute imprégnation d'eau.



Le ballot est prêt. Hermétiquement fermé, il ne permettra aucune pénétration d'eau à l'intérieur.

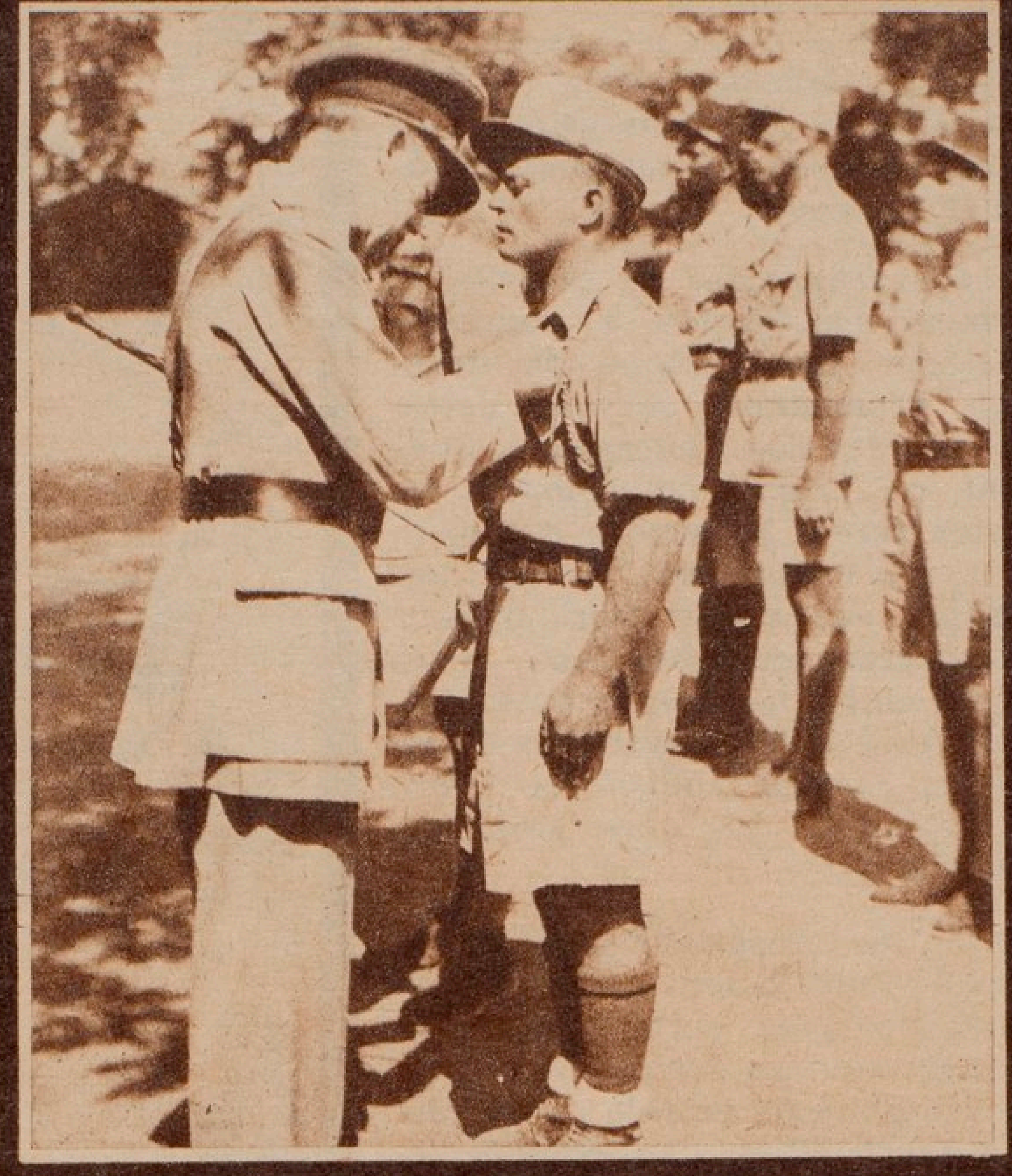


Deux par deux, demi-nus, avec leur casque d'acier sur la tête, les soldats poussent en avant leur ballot jusqu'à l'autre rive.

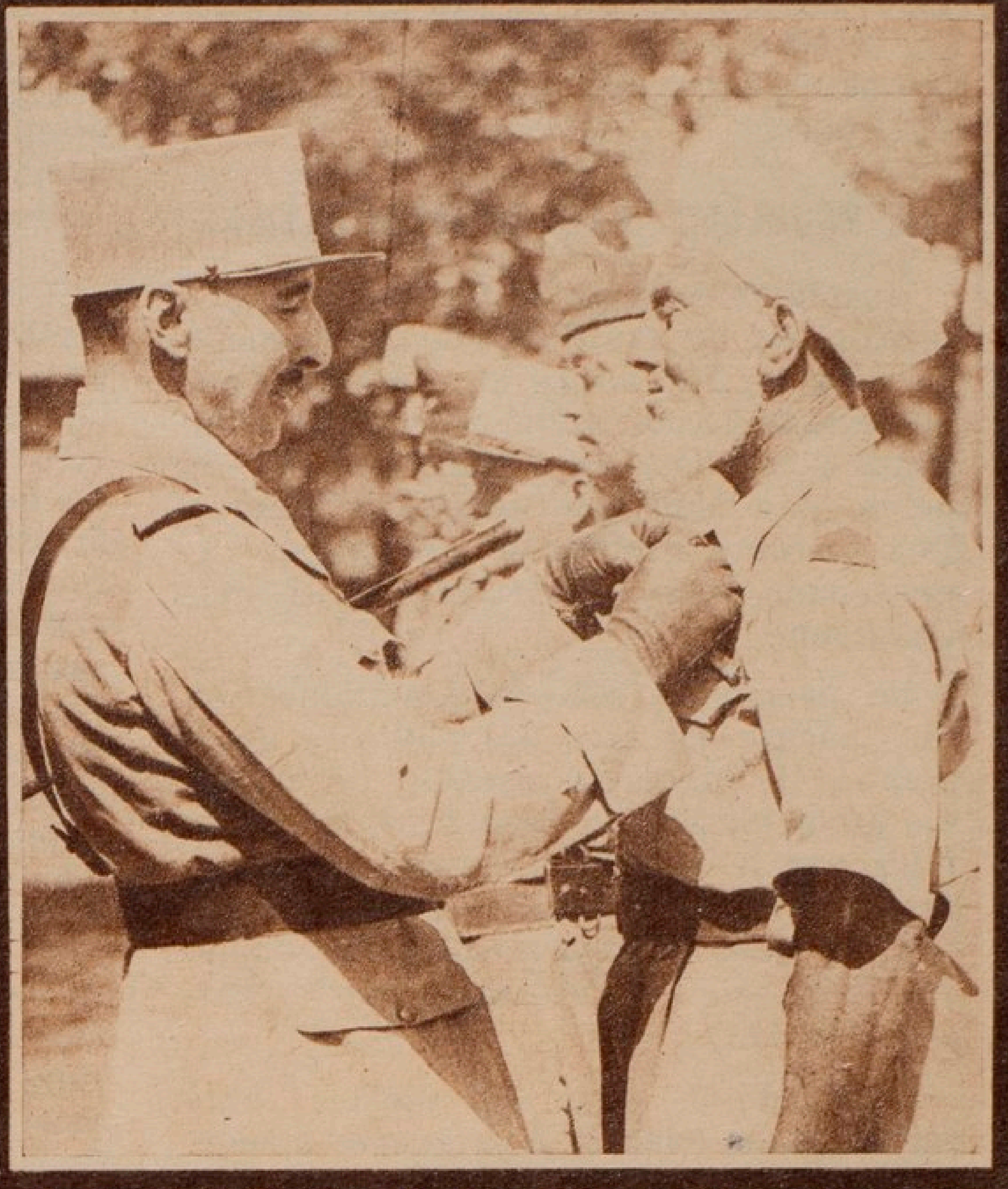
XIV JUILLET : LA FRANCE C



Le général Koenig (à droite) a reçu pour sa magnifique défense de Bir Hakeim une des plus hautes décorations britanniques, la « Distinguished Service Order » qui lui fut remise par le général Stone, commandant en chef des troupes britanniques, debout à ses côtés.



Le général Stone décore un des légionnaires au nom de tous ses camarades de Bir Hakeim que le roi d'Angleterre a tenu à décorer collectivement. La minute est émouvante et bien des cœurs battent à l'unisson.



Le général de Larminat remet une décoration à un brave spahi musulman qui s'est particulièrement distingué au cours de la bataille de Bir Hakeim. L'assistance suit, émue, la cérémonie.

L'EPOPEE DES «75»

14 juillet 1942. Une prise d'armes aux casernes de Kasr-el-Nil. Les couleurs françaises flottent dans un ciel radieux. Un général et plusieurs de ses hommes vont être décorés. Ce sont les héros de Bir-Hakeim. Ils ne sont pas tous là ; il s'en faut de beaucoup. Certains sont décorés par procuration ; d'autres « morts au champ d'honneur » reçoivent un hommage posthume ; les soldats présents offrent à la foule émue l'allure altière et le regard résolu de ceux qui ne tournèrent pas le dos à l'ennemi...

Le 27 mai 1942, à quelques centaines de kilomètres des frontières égyptiennes, au centre d'une position en plein désert, un trou dans le sol et une carcasse de camion retournée avec quelques sacs de terre par-dessus. C'est le quartier général d'un grand chef qui inspire à ses soldats une confiance inébranlable. La garnison française de Bir-Hakeim, sous les ordres du général de brigade Koenig, va, durant 16 jours, écrire une des plus belles pages de cette guerre. Officiers et hommes vont rivaliser d'héroïsme. Un certain nombre d'entre eux seront plus tard décorés, mais tous les faits d'armes du glorieux siège de Bir-Hakeim ne seront pas connus. Il faut aussi rendre hommage aux héros anonymes, à ceux qui, modestement, font du risque constant de leur vie, la routine quotidienne de leur carrière de soldats. Nous avons parlé à quelques-uns d'entre eux. Ils ont tous tenu à nous dire le magnifique travail accompli par l'artillerie et qui constitue à lui seul une émouvante épopée.

La première attaque, nous déclarèrent-ils, menée par 70 chars de la division italienne Ariete, a été lancée le 27 mai et s'est prolongée jusqu'au 31. 41 tanks sont restés sur le carreau, ce qui montre que, devant les positions soigneusement préparées de Bir-Hakeim, les chars se sont avérés particulièrement vulnérables. Dix-huit ont sauté sur les mines, tandis que les 23 autres ont été détruits par le tir des canons de 75 qui firent une excellente besogne. De nombreux chars immobilisés furent achevés la nuit, à la faveur de l'obscurité. Six tanks, cependant, avaient réussi à pénétrer dans les lignes françaises. Ils étaient conduits par un colonel italien. Nos canons furent obligés de tirer à une très courte distance. L'un de ces tanks arriva à 12 mètres d'un 75. Le capitaine de la batterie dut brûler son fanion pour ne pas révéler sa position. Néanmoins, un coup de 47 anti-char traversa son poste de combat sans, heureusement, toucher personne. Finalement, un obus de 75 atteignit l'engin en plein.

Il faut savoir commander à ses nerfs, nous dit un officier, et attendre que le tank vienne à bonne portée pour tirer avec toutes les chances de succès.

A un moment donné, il y eut même un véritable corps à corps entre ces tanks et nos hommes qui les attaquèrent avec des sortes de grenades appelées « stick-bombs ». Au contact du métal, ces dernières dégagent une très forte chaleur rougissant les tôles d'acier du char. On a vu des occupants sortir des véhicules et se rouler à terre en proie aux douleurs causées par les brûlures. Le colonel italien, qui se battit en grand soldat, dut changer trois fois de tank. Blessé, il fut finalement fait prisonnier.

Les pièces de 75 s'avérèrent donc très efficaces comme canons anti-chars. Elles doivent tirer au ras du sol, afin que leurs obus dits « de rupture » puissent atteindre les engins blindés et percer leur cuirasse. Le dispositif anti-char est naturellement un dispositif secret, et il a été constaté à Bir-Hakeim que l'ennemi procédait à de fréquentes démonstrations pour chercher à connaître la position de nos batteries, mais nous ne tombâmes pas dans le traquenard et nous sommes abstenus de tirer à moins qu'il ne se fût agi d'une véritable attaque poussée à fond.

Les Italiens s'attendaient le 27 mai à ce que la place tombât dans les trois heures. La preuve en est que, vers midi, un convoi de camions, croyant que la division Ariete l'avait réduite, se présentait à la porte, mais il fut capturé. Le moral de nos troupes était excellent au début de cette première journée, et après les succès des premières heures, il fut plus élevé que jamais.

Rendus sans doute furieux par la résistance inattendue de la garnison et les pertes subies en engins blindés, les Allemands effectuèrent de violents bombardements aériens sur nos positions pendant les jours qui suivirent. Les nuits, par contre, étaient tranquilles. Il n'y avait d'ailleurs pas de lune.

Après l'échec de sa première offensive, l'ennemi déclencha une seconde attaque le 2 juin. Il avait complètement investi la garnison le 6. Alors commença l'offensive de l'infanterie appuyée par les engins blindés qui dura jusqu'au 10 juin au soir. Les forces attaquantes étaient constituées par une division allemande et une division italienne. Elles étaient précédées et appuyées par des tirs d'artillerie intensifs. Aux pièces de gros calibre dont disposait l'ennemi, aux canons de 105, 155 et 210, les Français n'opposaient que leurs 75 rageurs, au tir sec et efficace, mais dont la portée était beaucoup plus courte que celle des batteries adverses. Aussi, nos pièces étaient-elles progressivement réduites au silence. De nombreux officiers et soldats moururent ainsi à leurs postes d'artillerie, repérés par le tir ennemi. C'est un dialogue tragique qui s'était institué entre les artilleries ennemies et les nôtres. Au tir distant et puissant des Germano-Italiens, nos 75 répliquaient par des saccades furieuses. Mais au dernier après-midi de ce duel meurtrier, nos pièces ne répondaient plus que d'une manière isolée.

Dans la nuit du 10 au 11 juin, la garnison effectua enfin une sortie, se frayant un chemin à travers les lignes ennemies, et échappa ainsi à l'annihilation totale dont elle avait été menacée. Pour rejoindre les lignes alliées, il fallait parcourir environ 4 kilomètres sous un tir de flanc très nourri. C'est au cours de cette héroïque sortie, qui ne put s'effectuer en formation de carrés en raison de la difficulté de la position, que les forces de Bir-Hakeim subirent la majeure partie de leurs pertes.

La magnifique résistance de Bir-Hakeim a prouvé que contre une troupe bien entranchée, l'efficacité du bombardement est fortement réduite. En relation avec la situation actuelle dans la région d'El Alamein, elle est de nature à inspirer la plus grande confiance. Les forces impériales se sont en effet solidement installées dans un dispositif difficile à contourner, renforcé d'ouvrages défensifs et de postes d'artillerie et qui s'est révélé jusqu'ici capable de soutenir tous les assauts de l'ennemi.

XXX



Au cours du siège de Bir Hakeim qui restera une des pages les plus glorieuses de cette guerre (de gauche à droite), le général de Larminat (vu de dos), le général Koenig et le général Catroux discutent de la situation.



Une batterie de 75, retour de Bir-Hakeim, remorquée par une auto blindée des forces combattantes.



Une véritable pluie de feu s'abat sur Bir Hakeim où les glorieux défenseurs ont soulevé l'admiration du monde.

OMBATTANTE A L'HONNEUR



Un spectacle aussi amusant que varié charma l'assistance.



Rien ne manqua au spectacle et des numéros d'acrobatie de choix soulevèrent un juste enthousiasme.



Les rafraîchissements les plus divers furent les bienvenus et l'on ne se fit pas prier pour remplir plusieurs fois son verre.



Les réflexes du public aussi intéressé qu'amusé.

Quelque part en Egypte

CHEZ LES COMBATTANTS FRANÇAIS

« Vous avez de la chance, me dit Renée Davelly au téléphone, vous êtes invitée avec ma troupe chez les Spahis. Pouvez-vous venir ? »

Si je peux ! Mais j'aurais volontiers abandonné tous les rendez-vous du monde pour rencontrer ces braves combattants dont le nom a depuis longtemps passé dans l'histoire de cette seconde grande guerre.

Après un voyage des plus amusants dans un énorme autobus où toute la troupe avait pris place et où une gaîté entraînante ne cessa de régner, nous voici arrivés au camp des militaires français.

Le commandant de Kersauson de Pennendreff, très grand, la poitrine chamarrée de décorations, nous reçoit avec une parfaite courtoisie. Il nous présente ses officiers, puis nous prenons tous le buffet d'assaut. C'est qu'il fait vraiment chaud et humide et un verre de limonade n'est jamais dédaigné en pareille circonstance.

Pendant que les soldats s'installent — il y en a plus de 500, me confie Renée — je les observe. Plusieurs sont décorés et tous ont des visages énergiques et rudes.

On me présente « le grand patron », le commandant Jourdier (au fait, me l'a-t-on présenté vraiment ? Tout ce que je sais, c'est que je me suis trouvée assise à ses côtés, au premier rang de l'assistance).

Je m'étais toujours imaginée que les chefs étaient des hommes d'un certain âge. Le commandant Jourdier est jeune et je vois de nombreuses décorations sur sa poitrine. Son visage reflète un je ne sais quoi de décidé, de viril qui a de tout temps caractérisé le soldat de France.

Les deux rangées, derrière nous, sont occupées par les officiers des Spahis. La plupart sont d'énormes gaillards, aux visages spirituels, aux yeux francs et perçants. Le reste de la salle est bondé. Les militaires français aiment, décidément, les spectacles de variétés.

Renée Davelly commence son programme avec « La Madelon ». Un tonnerre d'applaudissements l'amène à chanter deux autres chansons de circonstance. Puis elle cède la place à Simon Alex et son partenaire Smith qui entonnent, avec beaucoup de brio, des chansons françaises du début du siècle et se font chaleureusement applaudir.

Les acrobates Akef sont magnifiques et accomplissent des tours de force vraiment prodigieux. Ils sont dignes de paraître sur les scènes d'Europe.

Les Pickard Chinese Sincopators obtiennent, eux aussi, un gros succès. Un capitaine maori, venu avec eux, chante avec beaucoup de sentiment des refrains de son pays.

Hag Mahmoud, le « gala-gala », provoque des hurlements de joie avec ses tours de passe-passe. Les visages les plus graves se déridessent. Les soldats sont, maintenant, de grands gosses qui rient à gorge déployée.

Henri Saphir et Renée Davelly chantent ensemble des chansons de Paris. Puis, Renée toute seule entonne « Debout les cœurs de tous les gars de France », une nouvelle chanson patriotique qui sera bientôt sur toutes les lèvres. On l'applaudit à tout casser.

La vedette chante plus de dix chansons, le public en veut encore, mais elle termine son programme avec « La Marseillaise » et le « God Save the King » (il y a des officiers britanniques dans l'assistance).

On passe au buffet. Les dames présentes distribuent aux militaires des bonbons, des gâteaux et — surtout — du bon vin rouge que ceux-ci aiment tant. On donne à chacun une photo de Renée Davelly que celle-ci signe avec une parfaite bonne grâce.

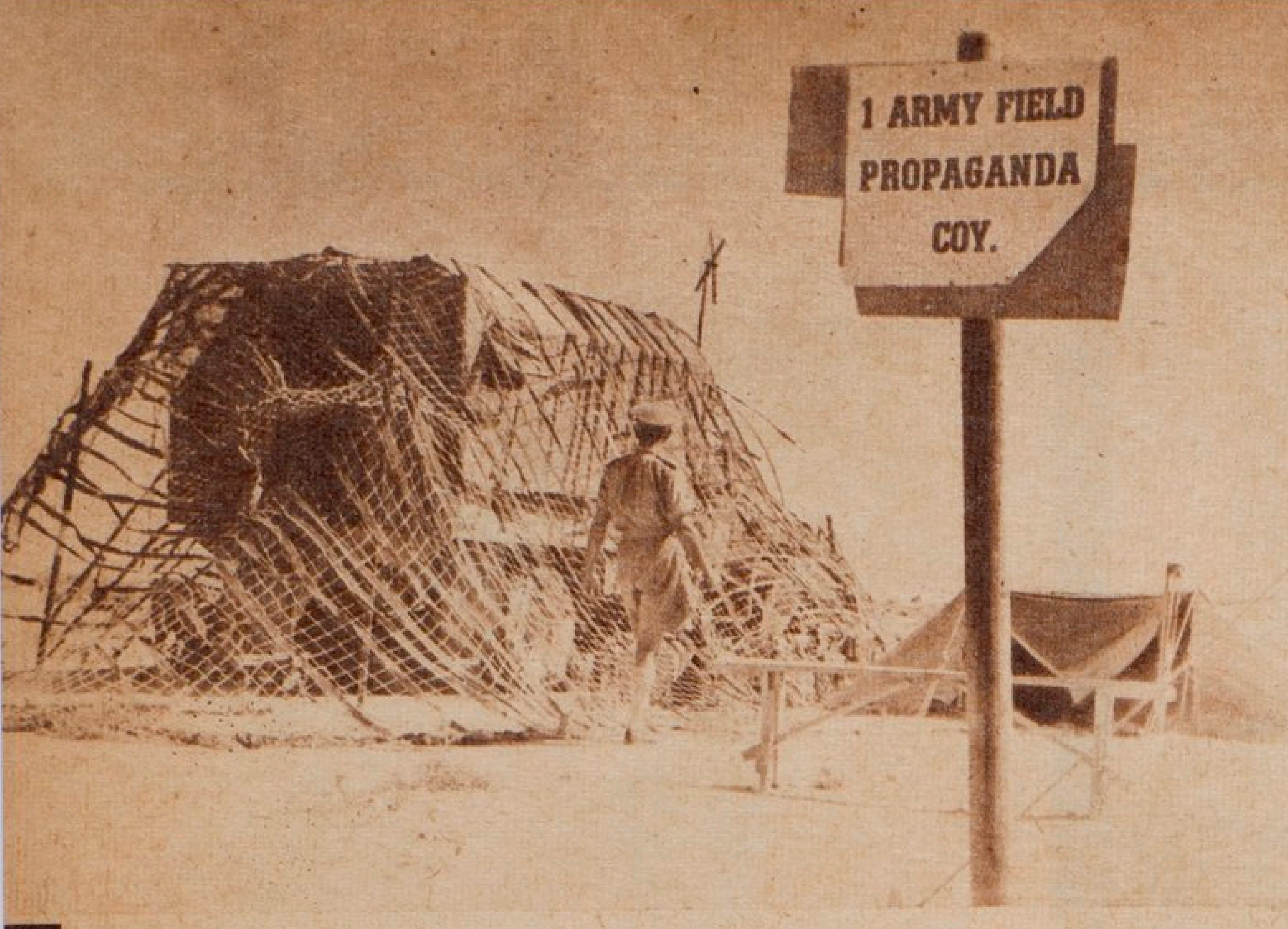
La foule se disperse lentement, une partie de la troupe retourne en ville... Avec quelques dames présentes, je suis invitée à dîner au mess des officiers. En attendant l'heure du repas, je bavarde avec eux.

Le soir tombe lentement. Une paix infinie règne autour de nous. Des airs de tangos sont joués et contribuent encore plus à donner une atmosphère de roman aux gens et aux choses. Le dîner est servi. Nous mangeons en chantant, en riant. Autour de moi, ce ne sont que plaisanteries et bons mots. Décidément, malgré la guerre, malgré tout, l'esprit français est encore un peu là...

ANNE-MARIE



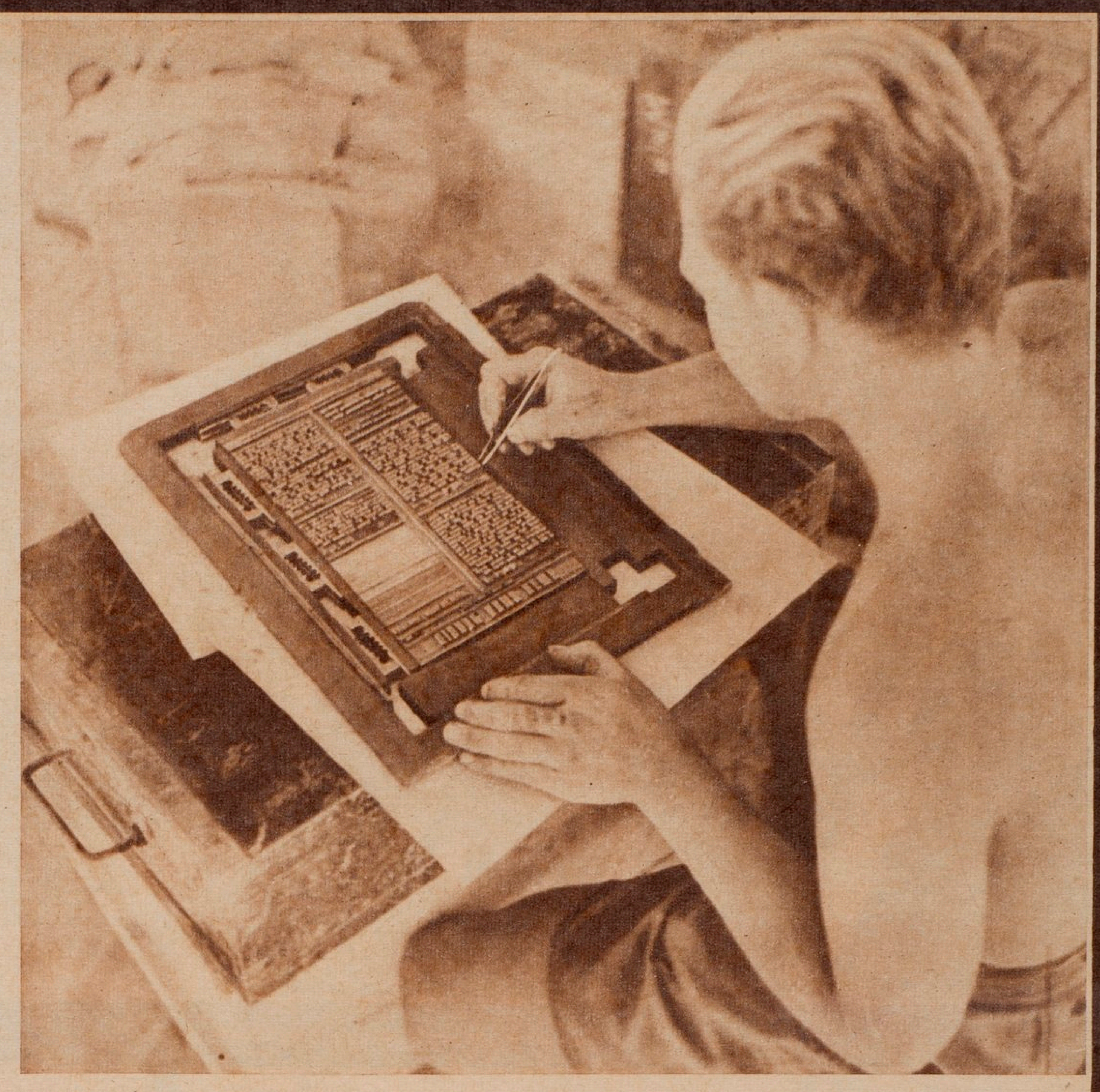
Le dynamisme de Renée Davelly n'eut d'égal que l'enthousiasme de ses auditeurs.



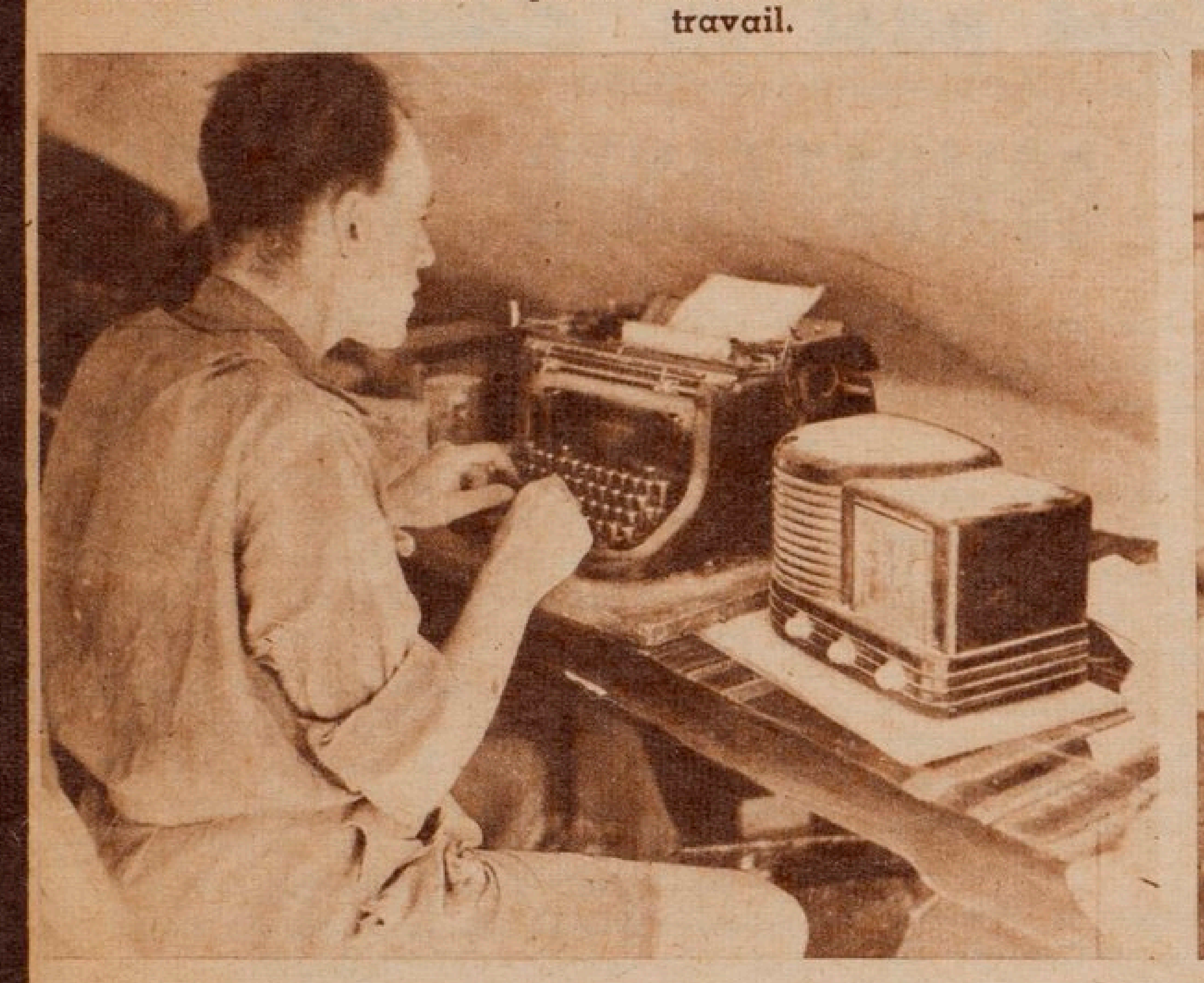
Le bureau de rédaction mobile du nouveau journal édité en plein désert.

UN JOURNAL
voit le jour
DANS LE DESERT

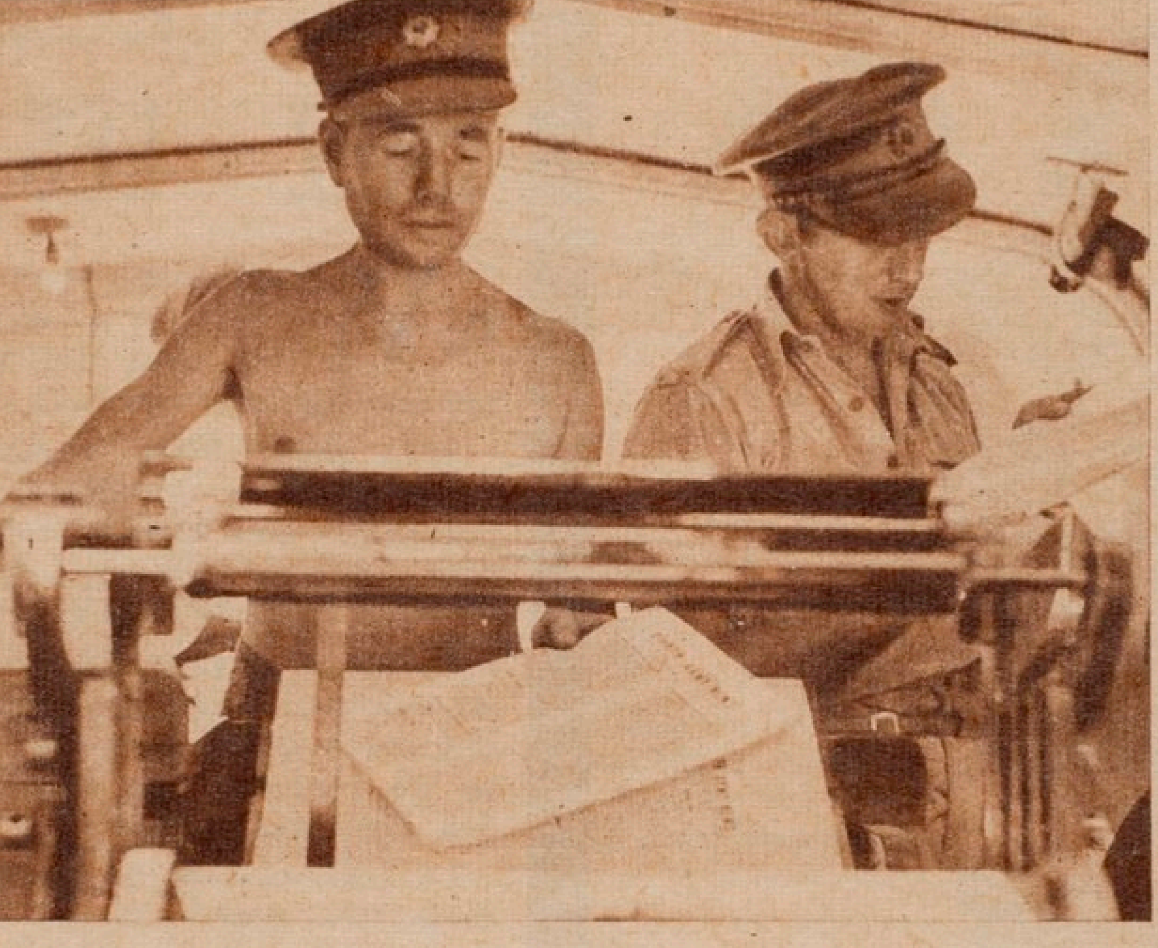
Voilà bien une innovation dans le domaine du journalisme à laquelle les soldats de la Huitième Armée n'ont pas manqué de faire l'accueil le plus enthousiaste. Une équipe de rédacteurs et de compositeurs, après avoir eu les nouvelles de la dernière minute du département du G.S.I. (General Staff Intelligence) et de la radio, s'empressent de composer leur journal par des procédés, bien que rudimentaires, fort pratiques et très rapides. Montées dans un camion, les machines nécessaires à la composition et à l'impression du journal sont très faciles à déplacer en n'importe quel point du désert, transformé aussitôt en bureau de rédaction, où protes et rédacteurs se mettent bien vite au travail.



Composition et mise en page sont l'œuvre de techniciens avertis.



Le rédacteur dactylographie les nouvelles que lui donne la radio.



L'impression du journal sur les presses du camion transformé en imprimerie.



Voici les correcteurs au travail en plein sable.



Un motocycliste a vite fait de distribuer le journal parmi les troupes.



Deux soldats lisent attentivement les dernières nouvelles du journal de la Huitième Armée.

Les dessous de l'Espionnage allemand





Au cours de l'été 1940, cinq agents du service d'espionnage allemand furent envoyés par sous-marin en Angleterre. Deux d'entre eux, déguisés en réfugiés, furent découverts et exécutés. L'un d'eux, nommé Jose Waldberg, un Hollandais d'origine allemande, débarqua en Grande-Bretagne, muni d'un appareil de radio transmetteur et de bank-notes anglaises. Ci-contre, un agent de police porte sur lui les deux sacs de cuir dans lesquels sont contenues les parties détachées de l'appareil (ci-haut) qui, rassemblées, ne pèsent pas au total plus de cinq kilos. Celles-ci sont examinées avec soin dans un bureau technique de Londres.

LE SOUS-MARIN DEBARQUE DES SABOTEURS

A plusieurs reprises, les autorités américaines ont découvert sur les plages des canots en caoutchouc abandonnés par des individus mystérieux qui avaient débarqué de sous-marins allemands. Curt Riess, un expert qui a étudié à fond toutes les méthodes d'espionnage employées par l'Axe, révèle, pour la première fois, dans le journal américain « Saturday Evening Post », la technique des agents secrets qui se servent de sous-marins pour atteindre les côtes des territoires où ils comptent dérouler leur activité.

Cinq semaines après la déclaration de guerre de l'Axe aux Etats-Unis, les services de surveillance côtière signalaient de fréquentes incursions de submersibles ennemis dans les eaux territoriales américaines de l'Atlantique. Vingt jours plus tard, l'Amirauté de Washington publiait un premier rapport concernant les pertes de la navigation marchande : dix-sept pétroliers et cargos avaient été envoyés par le fond, en vue du littoral américain.

Il est certain qu'à la date d'ouverture des hostilités, aucun sous-marin ennemi ne se trouvait dans le voisinage de l'Amérique du Nord. Cela est confirmé par le fait que les premières agressions en mer contre la flotte marchande des Etats-Unis eurent lieu plusieurs semaines plus tard. En fait, on a pu apprendre, depuis, que les plans dressés par l'Allemagne au sujet de la guerre maritime contre l'Amérique prévoyaient le déclenchement de l'action pour le mois d'avril 1942. Mais l'Amirauté allemande fut obligée de devancer la date fixée : les Japonais, qui s'étaient révélés des alliés puissants, demandaient à leurs partenaires une intervention immédiate.

Quelque temps avant le déclenchement des attaques sur mer, l'Intelligence Service britannique apprenait que les Allemands et les Japonais s'étaient réunis à Augsbourg en conférence secrète. Un agent, démasqué aux Etats-Unis, avoua avoir visité dans cette même ville allemande un centre d'espionnage organisé à la perfection.

La conférence d'Augsbourg, qui avait pour but de coordonner la campagne navale menée par les forces germano-nippones, fut présidée par le vice-amiral Dönnitz, commandant de toutes les flottilles de sous-marins du Reich. Le service secret britannique réussit à connaître en détail presque tous les points qui furent discutés au cours de cette réunion, et plusieurs décisions furent rendues publiques par ses soins le 16 février dernier. Les Japonais demandèrent aux Allemands de commencer sans tarder leurs attaques, menées sur une grande échelle, contre la navigation marchande américaine, afin d'empêcher l'arrivée de renforts auprès des effectifs des Etats-Unis qui tenaient les bases du Pacifique. Les Allemands ne purent refuser. D'après certains experts britanniques, au moins 100 submersibles opèrent actuellement dans l'Atlantique. Les équipages, à l'exception de quelques hommes aguerris, se composent de jeunes gens insuffisamment entraînés. L'Amirauté du Reich espérait avoir assez de temps pour pouvoir entraîner les nouvelles recrues au cours d'opérations mineures menées à proximité des côtes allemandes.

TORPILLAGE DU « ROYAL OAK »

Néanmoins, la destruction de dix-sept bateaux en trois semaines constitue un tableau de chasse appréciable. Comment fut-il possible d'obtenir un résultat aussi positif, avec un nombre relativement réduit de sous-marins, handicapés par leur rayon d'action limité et qui opèrent dans des zones extrêmement étendues ?

La réponse à cette question est : renseignements — bons renseignements. Rares sont les bateaux qui furent coulés par des submersibles qui les rencontrèrent par hasard. La destruction systématique d'unités marchandes ne donne des résultats sérieux que lorsque les agresseurs sont à même de bénéficier d'un espionnage bien organisé.

Le premier exploit sensationnel réalisé par l'espionnage à l'aide de sous-marins fut, à Scapa Flow, le torpillage du cuirassé de bataille « Royal Oak », le 14 octobre 1939. Le monde entier fut étonné d'apprendre qu'un sous-marin ennemi avait réussi à pénétrer dans le cœur d'une des bases les plus importantes de la Grande-Bretagne. On commença à se demander si cette opération allait marquer l'entrée en scène d'une nouvelle arme dont l'Allemagne détenait seule le secret.

En fait, aucune arme nouvelle ne fut employée. Toute l'action fut le résultat d'un travail d'espionnage exécuté à la perfection. Quelque temps plus tard, un journal hollandais raconta tous les détails de l'affaire.

A Kirkwall, un petit village perché sur l'île de Pomona, qui fait partie des îles Orckney, au nord de l'Ecosse, vivait, depuis quelque temps un horloger suisse. En réalité, l'homme, dont le nom commence par un W, n'était ni suisse ni horloger, mais faisait partie du service secret allemand, avec le grade de capitaine de corvette de la marine du Reich. Le 11 octobre 1939, W apprit que les barrières destinées à interdire l'accès dans la baie de Scapa Flow, contrairement aux déclarations officielles, n'avaient pas encore été installées. Scapa Flow était donc toujours protégé par des filets anti-submersibles dans lesquels étaient pratiquées des ouvertures fixes.

Vingt-quatre heures plus tard, le 12 octobre, l'horloger suisse obtenait un plan de ces filets protecteurs, sur lequel figurait l'emplacement des passages. Il envoya immédiatement un message chiffré à son « bureau postal » de La Haye. De là, les renseignements furent transmis à Brême, où le chef de l'espionnage par sous-marins, le Kapitan-leutnant Reinhold Kircher, avait établi son quartier général. Kircher ordonna à Guenther Prien de prendre la mer, et lui remit ses ordres sous pli scellé. Le commandant de l'unité savait seulement qu'il devait se rendre en un endroit déterminé, en mer du Nord.

Le 13 octobre, lorsque le sous-marin de Prien émergea, entre neuf et dix heures du soir, conformément aux ordres reçus, il se trouva ballotté par une mer houleuse dont la surface disparaissait sous une épaisse couche de brouillard. Prien avait reçu instruction de se tenir absolument tranquille, de ne faire aucun usage de sa radio et d'attendre un signal qui lui serait donné de la côte à dix heures précises. La ligne côtière était complètement enfouie dans un black-out total, et Prien aperçut immédiatement une faible lumière. Quelques minutes plus tard, un canot en caoutchouc accostait le sous-marin. L'horloger suisse monta à bord et à partir de cet instant prit la barre. Il dirigea le long fuseau d'acier à travers les ouvertures, s'approcha du « Royal Oak ». Deux torpilles partirent, fendant silencieusement les flots noirs. Lorsqu'elles frappèrent la coque blindée du cuirassé, le sous-marin avait déjà franchi la barrière et s'était mis en sécurité.

La commission d'enquête de Londres n'eut aucune difficulté pour constater la disparition de W. Le lendemain du torpillage, sa voiture abandonnée fut trouvée à proximité de Scapa Flow.

L'ESPIONNAGE NAVAL ALLEMAND

Le service d'espionnage naval allemand est placé sous la direction de trois hommes : les capitaines de corvette Udo von Bönin et Hermann Menzel, délégués du ministère de la Guerre, et l'amiral Walter Canaris, qui en réalité commande en chef toute l'organisation.

Le but de cet espionnage est d'étudier la situation politique en divers pays, parmi lesquels les Etats-Unis, d'y fomenter des troubles, des soulèvements, d'y entretenir une activité de la cinquième colonne, et surtout de recueillir toutes espèces de renseignements ayant trait aux ressources, à la capacité de production de la nation visée.

L'amiral Canaris n'est pas un novice de l'espionnage. Pendant la dernière guerre, il était attaché naval à l'ambassade allemande de Madrid. Il dirigea les opérations des agents secrets qui travaillaient en France, parmi lesquels se trouvait la célèbre Mata-Hari. Après la guerre, il ne cessa un seul instant de s'occuper d'espionnage, même pas sous l'égide de la République. Il travaillait dans une petite pièce du ministère de la Guerre, et sur la porte de son bureau on pouvait lire l'inscription suivante : « Département des Transports Maritimes ».

Personne n'a jamais pu percer le sens véritable de cette inscription. Il fallut un grand scandale financier, auquel fut mêlée une importante société cinématographique allemande en faillite, pour révéler que Canaris contrôlait des fonds secrets se montant à des millions de marks. A l'heure actuelle, il a établi son quartier général à l'Aéro Club, dans le Lutzow Ufer, à Berlin.

Le second groupe de l'espionnage naval allemand, placé sous la direction de Reimar von Bönin, est installé à Kiel.

Le troisième groupe constitue le département de l'espionnage par sous-marin proprement dit. A la suite de timides débuts au cours de la dernière guerre, il fut réorganisé en 1934 sur une échelle beaucoup plus grande. Au début, il était dirigé par le Dr Erich Pfeiffer, qui fut ensuite transféré à Berlin, puis par Reinhold Kircher qui relève directement de l'amiral Dönnitz. Les bureaux de ce service se trouvent dans la bâtisse du Lloyd Allemand à Bremerhaven.

L'espionnage par sous-marin doit mener à bien trois sortes de tâches :

Premièrement, espionnage dans les ports étrangers, obtention de renseignements concernant la navigation marchande étrangère, alliée aussi bien que neutre.

Deuxièmement, transport des agents jusqu'aux territoires visés, leur direction et exercice du contrôle sur les espions.

Troisièmement, organisation de la fuite des espions, des prisonniers de guerre importants et leur rapatriement en Allemagne.

Le travail de ces groupes est admirablement synchronisé. Chaque rapport est diffusé à tous les centres navals. Les Allemands ont appris par expérience qu'un renseignement qui paraît, à première vue, n'avoir aucune utilité et qui est négligé par un département peut apporter des éléments précieux à un autre groupe d'espionnage.

LA CHASSE A L'« ASCAD »

Jusqu'en mars 1940, un grand nombre de sous-marins allemands avaient été coulés. Le commandement naval allemand, alarmé par l'ampleur de ces pertes, commença à soupçonner l'emploi, de la part des unités britanniques, d'une nouvelle arme secrète. Des renseignements confidentiels avaient signalé l'existence d'une arme inédite, désignée par le terme « Ascad », qui avait été expérimentée auprès d'une station navale britannique. Pendant des années, les Allemands avaient essayé d'obtenir



Deux membres de l'équipage du bateau « Saint Cergue » furent arrêtés à Brooklyn, New-York, ayant été trouvés en possession de documents photographiques relatifs à la flotte anglaise de Gibraltar et la disposition des canons sur le fameux rocher. La police conduit les inculpés à la cour fédérale de Brooklyn où il fut prouvé qu'ils « travaillaient » pour l'Italie.

des renseignements sur l' « Ascad », mais en vain.

Alors, les autorités navales allemandes pensèrent à faire échapper les commandants de sous-marins qui avaient survécu et qui étaient prisonniers en Grande-Bretagne. Peut-être pouvaient-ils fournir quelque piste intéressante. Au cours du printemps et de l'été de 1940, cinq agents du service d'espionnage par sous-marin furent envoyés en Angleterre pour essayer de délivrer un ou plusieurs commandants de sous-marins allemands.

Deux d'entre eux furent découverts et exécutés. Ils s'étaient déguisés en réfugiés. Ils furent jugés par un tribunal civil et pendus.

Un de leurs collègues fut plus heureux : il arriva à faire échapper trois commandants de submersibles et les conduisit sur un point de la côte assez désert, où une unité navale allemande devait venir chercher les rescapés. Mais cette fois-ci les Allemands jouèrent de malchance. Lorsque les rescapés arrivèrent au rendez-vous, ils trouvèrent un important contingent de gendarmes britanniques qui avaient éventé la mèche. Le sous-marin qui attendait au large dut reprendre la mer sans emporter son chargement prévu. Les Allemands n'ont pas encore résolu le mystère d' « Ascad ».

Pendant assez longtemps, on crut, en Grande-Bretagne, que les espions s'introduisaient dans le pays en employant le parachute. Par la suite, il s'avéra que c'étaient les sous-marins qui se chargeaient dans la plus large mesure du transport des espions.

Ces agents ont tous suivi un entraînement complet. Ils ont suivi les cours de l'une des sept grandes écoles d'espionnage qui fonctionnent en Allemagne. Ensuite, ils ont été envoyés, munis de faux passeports, dans un des pays neutres dont ils prétendront, une fois en territoire ennemi, être originaires. Ils y ont séjourné pendant plusieurs mois, afin d'être mieux préparés à jouer leur rôle de ressortissant de nations non belligérantes.

L'ESPIONNAGE PAR SOUS-MARIN EST DANGEREUX

Dans la plupart des cas, seulement quatre personnes sont au courant de la mission qui est dévolue à un sous-marin mis au service de l'espionnage. Ce sont : le commandant en chef de la flotte, l'amiral Raeder, le chef de l'espionnage par sous-marin Kircher, le courrier qui se met en communication avec l'agent, et l'agent lui-même.

Le transport des agents en territoire ennemi à proximité de l'Allemagne, comme par exemple la Grande-Bretagne, est assez simple. Toute l'opération se déroule par une nuit sans lune. Mais l'espionnage allemand n'est pas parvenu, jusqu'à maintenant, à résoudre un problème : la destruction des canots pneumatiques qui demeurent sur les plages et sont autant de témoignages dangereux donnant l'éveil au service du contre-espionnage ennemi. Les enterrer prendrait trop de temps. Les brûler, il ne faut même pas y songer.

Les sous-marins affectés au transport des espions sont de petites unités, n'excédant jamais les 250 tonnes, et comportant un équipage de trente hommes. D'après des informations sérieuses, il a été établi que les Allemands ont construit plusieurs unités pour remplir ce genre de missions.

Les Anglais, de leur côté, ont souvent recours à la méthode de transport des agents secrets par sous-marins.

La fonction majeure de l'espionnage par submersible est de surveiller la navigation marchande ennemie. Même des centaines d'unités sous-marines seraient complètement perdues dans l'immensité des mers, si leurs commandants ne pouvaient se prévaloir d'informations précises. Une fois qu'un submersible a pris le large, il ne peut plus se permettre de remonter à la surface que pendant la nuit, afin de lever son antenne et être en mesure de recevoir des informations concernant les convois ennemis.

Il est difficile de recevoir des nouvelles. Il est encore plus difficile de les fournir. Naturellement, l'espionnage par sous-marin possède des agents dans chaque port d'où l'on peut espérer obtenir des renseignements sur la navigation marchande. Mais la route des convois est décidée quelques minutes seulement avant le départ, au cours d'une réunion des capitaines. Par conséquent, les espions doivent se baser exclusivement sur les renseignements obtenus de personnes faisant partie des équipages des cargos.

Il existe une seule défense contre l'espionnage des sous-marins. Elle consiste à établir et à entretenir un service bien organisé de contre-espionnage à bord de chaque bateau qui navigue dans les sept mers. Les Britanniques ont récemment inauguré l'application de ce système.

Une autre arme efficace serait une attaque générale contre les sous-marins eux-mêmes. Il serait enfantin de penser que les Allemands, qui ont débarqué un bon nombre d'espions en Angleterre, n'essayeront pas d'envoyer leurs agents jusqu'aux Etats-Unis, en employant la même méthode de transport par sous-marin. Déjà, la présence de bateaux en caoutchouc sur les plages américaines est une preuve que l'action a commencé.

Seul un service de contre-espionnage, organisé à la perfection, pourra mettre en échec l'arme secrète la plus redoutable de l'Allemagne : l'espionnage par sous-marin.

FRANCE... BALKANS... ÉTATS-UNIS... AUSTRALIE...

LES MISSIONS SECRETES de NOEL COWARD

Cette guerre aura, plus que toute autre, été celle des missions secrètes. Indépendamment des diplomates officiellement accrédités, ils sont nombreux les politiciens, les écrivains, les journalistes qui, depuis septembre 1939, ont été chargés par leurs gouvernements de se rendre à l'étranger pour y recueillir des informations ou pour y régler tel problème dépassant le cadre des chancelleries.

La place nous manque pour citer tous ceux qui, de Jules Romains à Sumner Welles, en passant par le colonel Donovan, se sont vus confier des missions de cette nature. La liste de ces ambassadeurs officieux vient de s'augmenter d'un nom nouveau : celui de Noël Coward, l'auteur dramatique anglais bien connu.

On se doutait bien, en vérité, que Noël Coward avait, à diverses reprises, été utilisé par son gouvernement pour des missions spéciales. Au mois de novembre 1939, l'auteur de « Cavalcade » s'était rendu en France où il s'était abouché avec diverses personnalités. Il avait, ensuite, fait un séjour dans les Balkans. De retour à Londres, il était, après quelques semaines passées dans la capitale anglaise, reparti pour les Etats-Unis d'où il avait poussé jusqu'en Australie. Mais on n'avait, toutefois, aucune information précise au sujet du but de ces divers voyages. La presse, malgré ses efforts, avait été incapable de percer le mystère de ces déplacements. Elle avait, d'ailleurs, d'autant moins de chances d'y réussir que Noël Coward, depuis l'accueil fait par la critique à une de ses pièces, « Sirocco », était définitivement brouillé avec les journalistes.

Un hasard devait, cependant, tout récemment, permettre au public et à la presse de soulever le voile qui recouvrait les allées et venues de l'écrivain. Ce hasard se présenta sous la forme d'un procès. Il y a quelques semaines, Noël Coward fut assigné devant les tribunaux britanniques pour avoir omis de verser au fisc les droits qui lui revenaient sur une somme de 14.354 livres qui figurait à son compte en banque et que les autorités considéraient comme le montant de ses revenus exceptionnels de guerre durant les deux dernières années.

L'affaire devait être jugée par le tribunal correctionnel de Bow Street. Le magistrat chargé de se prononcer sur le délit était le juge Mc Kenna, réputé pour sa sévérité. Au jour fixé, Noël Coward comparut en personne devant le tribunal. Il était assisté de son conseiller en matières financières, John C. Wilson.

Un public nombreux se pressait naturellement dans la salle d'audience. Il n'eut pas à s'en repentir, car il eut, au cours des débats, la révélation inattendue des raisons qui avaient motivé les divers voyages de Coward à l'étranger.

Sommé de dire pourquoi il avait omis de s'acquitter de ses obligations envers le fisc, l'auteur de « Cavalcade » déclara, en effet, que la somme de 14.354 livres figurant à son compte en banque ne représentait nullement un bénéfice quelconque de guerre. Elle constituait purement et simplement le produit de la vente de divers titres américains qu'il avait depuis plusieurs années en sa possession. « Je conçois, ajouta-t-il, que l'on soit, à première vue, porté à penser qu'il s'agit là d'un bénéfice exceptionnel. J'ai, en effet, été chargé par le gouvernement de plusieurs missions à l'étranger. Ces missions auraient dû normalement me rapporter gros. Elles ont, au contraire, eu pour résultat d'obérer mes finances. »

Et Noël Coward de donner le détail de ses diverses missions et d'expliquer que le seul montant qui lui eût jamais été alloué était une somme de 1.350 livres qui lui avait été versée à l'occasion de son voyage en France, lequel lui avait coûté bien davantage.

Pendant plus d'une heure, il se défendit avec éloquence. Le tribunal finit par admettre le bien-fondé de sa thèse et le condamna simplement à verser au fisc une somme de 200 livres... Et c'est ainsi que fut éclairci, au moment où on s'y attendait le moins, le mystère des missions de Noël Coward.

Des renseignements qui ont été fournis par ce dernier au tribunal et de ceux qui furent recueillis ensuite par la presse, il résulte que Noël Coward fut, durant les premiers mois de la guerre, chargé d'une mission en France. Il se rendit à Paris au mois de novembre 1939 comme délégué de Sir Campbell Stuart, directeur du Département de la propagande ennemie au ministère de l'Information britannique. Il devait arrêter, d'accord avec les autorités françaises, un programme de contre-propagande destiné, d'une part, à répondre à l'action de l'ennemi dans ce domaine et, de l'autre, à influencer les esprits allemands. Coward s'aboucha avec un grand nombre de personnalités françaises dont Daladier, Reynaud et l'écrivain Jean Giraudoux. C'est à la suite de ces contacts qu'il fut décidé de créer à la radio française des émissions en langue allemande au cours desquelles l'actrice Françoise Rosay eut, notamment, l'occasion de s'adresser aux mères d'outre-Rhin. Ce serait également à la suite de ces entretiens que la guerre des tracts aurait été décidée contre l'Allemagne.

Son séjour en France terminé, Noël Coward se rendit dans les Balkans où il s'occupa de l'organisation de la propagande britannique. Il séjourna à Bucarest où il eut divers entretiens avec M. Gafenco, alors ministre des Affaires Etrangères de Roumanie, et à Athènes où il fut l'hôte de la légation britannique.

Rentré à Londres, Noël Coward n'y séjourna que quelques semaines. M. Duff-Cooper, ministre de l'Information, ne devait pas tarder, en effet, à l'envoyer aux Etats-Unis avec, pour mission, d'y organiser la propagande britannique et d'y éveiller le plus de sympathie possible en faveur des Alliés, de façon à intensifier les fournitures de matériel et, éventuellement, à permettre la levée d'une Légion de volontaires américains.

L'auteur de « Cavalcade », son passage payé, partit pour les Etats-Unis avec dix livres sterling en poche. Il fut l'hôte de l'ambassade d'Angleterre à Washington où il collabora avec lord Lothian, prédécesseur de lord Halifax. Il parcourut le pays dans tous les sens, prononça des conférences, donna des interviews. Il fut, à plusieurs reprises, reçu à la Maison-Blanche où il s'entretint familièrement avec le président Roosevelt des sujets les plus divers, et notamment de théâtre, l'un de ses thèmes favoris.

Certain soir, après dîner, comme Noël Coward s'était rendu dans le cabinet du Président, celui-ci lui confia d'un air mystérieux qu'il allait lui montrer « quelque chose ». Il ouvrit un des tiroirs de son bureau et en sortit un dossier. C'était le manuscrit d'une pièce écrite par lui dans sa jeunesse et relatant un épisode de la vie d'Abraham Lincoln pour lequel M. Roosevelt professe une vive admiration. « Voulez-vous le lire ? demanda-t-il à Coward. Je serais heureux d'avoir votre opinion à son sujet. »

Noël Coward ne se fit pas prier. Il trouva la pièce magnifique et proposa immédiatement au Président de lui permettre de la porter à la scène. Mais M. Roosevelt déclina l'offre en souriant. « Je ne vous cacherai pas, déclara-t-il, que j'ai déjà reçu une offre semblable de la part de mon fils James. Mais je lui ai fait la même réponse qu'à vous. Non, je voulais simplement connaître votre opinion. Vous m'avez rassuré. Je sais, à présent, que si je venais un jour à être chômeur, je pourrais toujours faire une carrière au théâtre. »

Au cours de ces entretiens à la Maison-Blanche, l'écrivain anglais eut tout le loisir de connaître intimement le président Roosevelt et de pénétrer ses pensées les plus secrètes. « Je suis persuadé, a-t-il déclaré, que le président des Etats-Unis, s'il en avait eu les moyens, nous aurait accordé dès le premier jour une aide foudroyante. Je l'ai senti réellement attristé de ne pouvoir agir que d'une façon réduite et luttant de toutes ses forces contre ceux qui voulaient lui imposer une politique de neutralité. Il m'a dit à deux reprises : « Je voudrais tant faire, si vous saviez ! » « Nous devons être fiers d'avoir un allié comme celui-ci. »

Des Etats-Unis, Noël Coward se rendit en Australie où il s'occupa également de diverses questions touchant la propagande et la lutte contre les agents ennemis.

Depuis quelque temps déjà, l'auteur de « Cavalcade » est de retour à Londres. Il n'a pas fait de nouveau voyage. Il n'en continue pas moins à travailler pour son gouvernement. Cette fois, c'est d'une mission à l'intérieur qu'il a été chargé. Il s'emploie, en effet, à la réalisation de ce que l'on peut d'ores et déjà considérer comme le plus important des films de propagande tournés en Angleterre depuis le début du conflit.

Le film en question retrace la vie d'un navire anglais, le « Torrin », qui — lancé au mois de juillet 1938 — a participé aux épopées de Narvik et de Dunkerque et a été coulé durant la bataille de Crête. L'histoire du « Torrin » est, en réalité, celle du destroyer « Kelly » qui, après avoir été à Narvik et à Dunkerque, a été effectivement coulé durant les opérations de Crête.

Pour donner à l'œuvre le maximum d'autenticité, des techniciens attachés au chantier où le « Kelly » avait été lancé il y a quatre ans ont construit aux studios de Denham où le film est en train d'être tourné un navire de deux cents pieds de long et de trente de large qui est une copie conforme du destroyer. Ce navire-miniature a été construit avec un tel souci du détail que l'Amirauté britannique a manifesté le désir, une fois le film fini, de s'en servir pour l'entraînement de ses recrues. L'équipage de ce navire est, d'ailleurs, composé de deux cents marins ayant servi à bord de destroyers de la classe du « Kelly ».

Le scénario du film a été écrit par Noël Coward qui en interprète également le premier rôle, celui du capitaine du destroyer. L'ambassadeur officieux de la propagande anglaise porte aujourd'hui l'uniforme d'officier de marine. Mais il ne semble pas que ce soit pour longtemps, et l'on a toutes les raisons de croire qu'on le reverra bientôt sur les routes du monde, chargé de nouvelles missions.



Une photo saisissante d'un film récemment tourné à Denham par Noël Coward, représentant les rescapés d'un destroyer coulé au large de l'île de Crête, à bord de leur bouée de sauvetage. A droite, au premier plan, Noël Coward qui incarne le rôle du commandant du navire. Ce film fait allusion au torpillage du destroyer « Kelly » et fait revivre des scènes tragiques de la bataille de Crête.

Sur le front de RUSSIE

Au milieu de la mitraille, des troupes rouges gardent les abords d'une station de chemin de fer.



Couchés sur le dos en plein champ, un détachement de fusiliers soviétiques guettent, armés de leurs fusils-mitrailleurs, le passage d'avions ennemis

Une vue du ciel après un dur combat aérien au-dessus de Mourmansk.



Sur le front de Léningrad des soldats vont à l'attaque.



Dans les environs de Kharkov, une unité d'infanterie sur une partie avancée du front. Au premier plan l'infirmière Olga Ussova, qui a réussi à transporter hors du front de combat 43 soldats blessés, malgré les feux de l'artillerie ennemie.



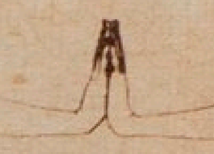
DES FEMMES PILOTES AMERICAINES

De nombreuses femmes américaines collaborent efficacement aux services du département britannique des A.T.A. Ce service comprend le transport d'avions à travers la Grande-Bretagne, depuis les usines jusqu'aux bases de l'armée et aux aérodromes. Spitfires, Hurricanes et bombardiers lourds sont ainsi conduits par les membres des A.T.A. (Air Transport Auxiliary). Ci-dessus : une aviatrice américaine monte à bord d'un Hurricane qu'elle conduira à l'endroit désigné par ses supérieurs. Ci-contre : Transportées d'Amérique en Irlande du Nord, ces quatre pilotes américaines entreront bientôt en service actif.

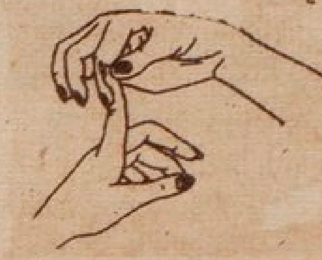
Beauté, mon doux souci...

SOIGNEZ VOS MAINS

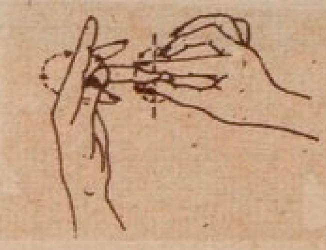
Vos mains sont sans grâce ? Elles n'ont pas cette finesse et cette élégance que vous admirez tant chez d'autres femmes ? Eh bien, si vous le voulez, vous pourrez facilement avoir ce qu'on appelle des « mains de duchesse » en consacrant, chaque matin, quelques minutes de votre temps pour faire les exercices suivants :



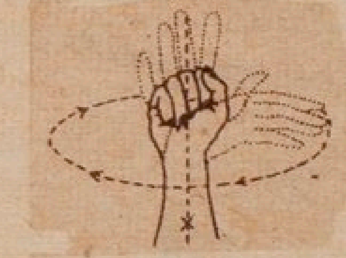
Les deux paumes jointes, doigts opposés. Poussez-les l'une contre l'autre en levant les coudes, ce qui augmente le pouvoir d'extension de votre poignet, continuez le mouvement en écartant les paumes, pour l'extension des doigts.



Cet autre mouvement pour accentuer encore l'extension de votre seconde phalange sur la première, en encerclant avec l'index de l'autre main la face dorsale de l'articulation et en poussant avec le pouce la face palmaire du doigt.



Si vous n'êtes ni pianiste ni dactylo, faites travailler vos doigts, séparément en souplesse et en force. Pour cela, prenez entre le pouce et l'index de la main opposée un de vos doigts fléchis. Allongez-le en le déroulant, en lui faisant effectuer à fond tous les mouvements articulaires possibles, puis, étendu, faites-lui faire un mouvement circulaire, ce qui reviendra à faire décrire à votre ongle deux cercles dans des plans perpendiculaires. Dès que le mouvement passif sera aisé, rendez-le actif. Ce n'est plus la main opposée qui tirera sur le doigt, c'est le doigt qui fera le mouvement en entraînant la main opposée qui résistera.



Pour améliorer la circulation de votre main, levez-la verticalement, au niveau de votre visage, au-dessus de votre épaule, coude en l'air ou coude posé, et faites alternativement des mouvements de fermeture et d'ouverture violents de votre main, doigts détendus, et des mouvements de circumduction du poignet.

Entrecoupez ces séries de mouvements, pour éviter les crampes, par des temps de détente de la main. Agitez vos poignets en souplesse, doigts détendus.

Faites chacun de ces exercices au moins quinze ou vingt fois. Vous n'aurez plus les mains en « cuiller à pot ». Elles seront, au contraire, souples, élégantes, blanches et habiles.

En Amérique, il existe

UN ATELIER DE REPARATION DE MARIAGES

Chaque année, plus d'un quart de million de mariages d'Américains viennent se briser sur l'écueil du divorce. Or, il a été prouvé que plus de la moitié de ces unions malheureuses pouvait être sauvée, si les conjoints en désaccord s'adressaient à l'expert en mariages aussi naturellement qu'ils envoient chercher le médecin lorsqu'ils sont malades, ou le plombier lorsque les tuyauteries de leur salle de bain sont cassées. Ceci résulte du moins des statistiques publiées par le Bureau pour les Conseils et l'Education du Mariage, établi à New-York. En quatre années, la doctoresse Valeria Parker, fondatrice de cette organisation, a donné ses conseils à 4.000 couples malheureux — une moyenne de 20 par semaine — dont 2.600 ont été définitivement réconciliés.

La méthode magique du Dr Parker est simple. Prenons par exemple le cas de Jeanne, séparée depuis plusieurs mois de son jeune mari et passant toutes ses nuits à se demander si elle doit exiger le divorce qui l'arrachera définitivement à un homme qu'elle aime encore. Elle vint au Bureau — six fois sur dix, c'est l'épouse qui s'adresse en premier au Dr Parker — et fut invitée à raconter son histoire, simplement, comme si elle se confiait à une amie de toujours.



Orpheline, elle avait été élevée par deux vieilles filles qui l'avaient comblée de cadeaux et de robes coûteuses. D'abord, elles s'étaient farouchement opposées à son mariage avec Bill ; plus tard, elles s'étaient confondues en gémissements apitoyés parce que, à leur avis, le mari de Jeanne ne la traitait pas comme il se devait. Habituée à recevoir continuellement des cadeaux, à être cajolée, Jeanne en conclut que c'étaient là les seules preuves de l'amour véritable, et elle en tira la conviction que son époux avait cessé de l'aimer. Lorsque Bill se plaignait de ses exigences, lorsqu'il s'élevait contre l'intrusion des vieilles filles dans sa vie conjugale, elle provoquait des scènes violentes et quittait le domicile conjugal pour aller se réfugier auprès de ses parents d'adoption. Devait-elle, dans ces conditions, demander le divorce ?

Sur la demande du Dr Parker, Bill se présenta au Bureau et raconta son histoire. Il était ulcéré de constater que sa femme n'avait pas voulu s'adapter à un train de vie en rapport avec les appointements qu'il gagnait. Il était furieux de voir que tous ses actes devaient être sanctionnés par l'approbation des vieilles demoiselles, et il était convaincu que les vieilles filles avaient tué en Jeanne tout sentiment affectueux envers lui. Pourtant, déclara-t-il, il était toujours amoureux de sa femme.

Tant que l'amour réciproque subsistait, il était toujours possible de sauver ce ménage. Jeanne dut être entièrement rééduquée. Après plusieurs visites chez le Dr Parker, elle commença à comprendre qu'elle ne devait pas s'attendre à ce que son mari la cajolât comme un bébé, et qu'elle ne pouvait raisonnablement pas lui reprocher de ne pas gagner plus d'argent. Bill, de son côté, fut amené à se rendre compte que les vieilles filles esseulées étaient la seule famille de sa femme, et qu'il devait les considérer comme des parentes véritables. La doctoresse lui recommanda avec insistance de se montrer plus empressé auprès de Jeanne, de lui apporter des fleurs de temps en temps et de lui ménager quelques surprises agréables. Bill et Jeanne habitent maintenant dans un quartier éloigné de la maison des vieilles demoiselles et sont parfaitement heureux.

La doctoresse Parker possède 25 ans d'expérience dans la médecine et dans l'éducation matrimoniale. Au cours de cette longue période, elle a acquis la conviction que toutes les organisations existantes, lesquelles s'occupaient des grands problèmes sociaux, négligeaient totalement les difficultés personnelles, à l'apparence insignifiantes, qui étaient à la base de tant de mariages malheureux. Avec l'aide de la Fondation Marthe Mertz et celle d'un certain nombre de philanthropes, elle put ouvrir son Bureau en 1937. Le tarif est de 5 dollars par consultation, mais plus de la moitié des clients n'a pas les moyens de payer quoi que ce soit.

L'argent, ou mieux le manque d'argent, est un facteur qui joue un rôle principal dans presque tous les cas qui sont soumis au Bureau. Les autres causes curables, de dissension entre mari et femme, sont : incompatibilité d'humeur réelle ou apparente ; manque d'enfants ou dispute au sujet de l'adoption d'un enfant ; manque de préparation en vue du mariage ; difficultés issues d'un second mariage. Nombreux sont les conjoints qui se plaignent d'incompatibilité sexuelle, mais, ordinairement, le Dr Parker n'y décèle qu'un symptôme. Lorsqu'un homme et une femme ont perdu leur confiance mutuelle, pour une raison quelconque, leur harmonie en général en est toujours affectée. Lorsque la confiance revient, ces symptômes disparaissent automatiquement.



Par exemple, Mme F. était devenue sexuellement indifférente, mais son mal n'était pas physique en réalité. Elle était minée par la jalousie qu'elle ressentait à l'encontre de la première femme, décédée, de son mari. Chaque fois que M. F. faisait une allusion quelconque à son premier mariage, elle se sentait terriblement gênée. Elle ne pouvait pas admettre qu'il tînt à garder son portrait exposé. Bien qu'elle fût une jeune femme charmante, elle avait l'impression que lorsque les vieux amis de son mari la rencontraient, ils ne pouvaient pas s'empêcher d'établir une comparaison entre elle et celle qui avait été la première femme de son époux. De guerre lasse, Mme F. songeait très sérieusement à divorcer.

Une entrevue avec M. F. apprit à la doctoresse Parker qu'il aimait profondément sa femme et qu'il était péniblement affecté par l'exigence de sa femme qui lui demandait d'effacer de son cœur et de sa mémoire le souvenir d'un amour lointain ; on ne demanda pas à M. F. de changer d'attitude. Ce fut, par contre, Mme F. qui reçut une éducation nouvelle. Le Dr Parker lui fit comprendre que dans une vie normale il peut y avoir de la place pour deux amours sincères, que ces deux sentiments, loin de se combattre, venaient se fondre en un seul, et qu'elle aurait dû être reconnaissante envers la première Mme F. d'avoir donné à son mari quelques années de bonheur.

Le Dr Parker a découvert que des dissensions insignifiantes sont plus susceptibles de conduire un couple au divorce que des mésententes vraiment graves. Plus d'une femme qui supporterait avec courage et dévouement les épreuves les plus terribles, comme par exemple une invalidité permanente de son mari, est prête à parler de divorce si elle a des goûts différents de ceux de son époux en matière d'amusements.

Parfois, l'un des conjoints demande le divorce, poussé à bout par une difficulté ou une série d'incidents que l'autre ignore totalement. Mme E. aimait son mari et son foyer. Pourtant elle s'en vint trouver un beau jour le Dr Parker et lui parla de divorce. Elle avait acquis la conviction que son mari ne l'aimait plus. Il passait, disait-elle, toutes ses soirées dans son cabinet de travail, lisant des documents d'affaires, et depuis très longtemps il n'était pas sorti avec elle.



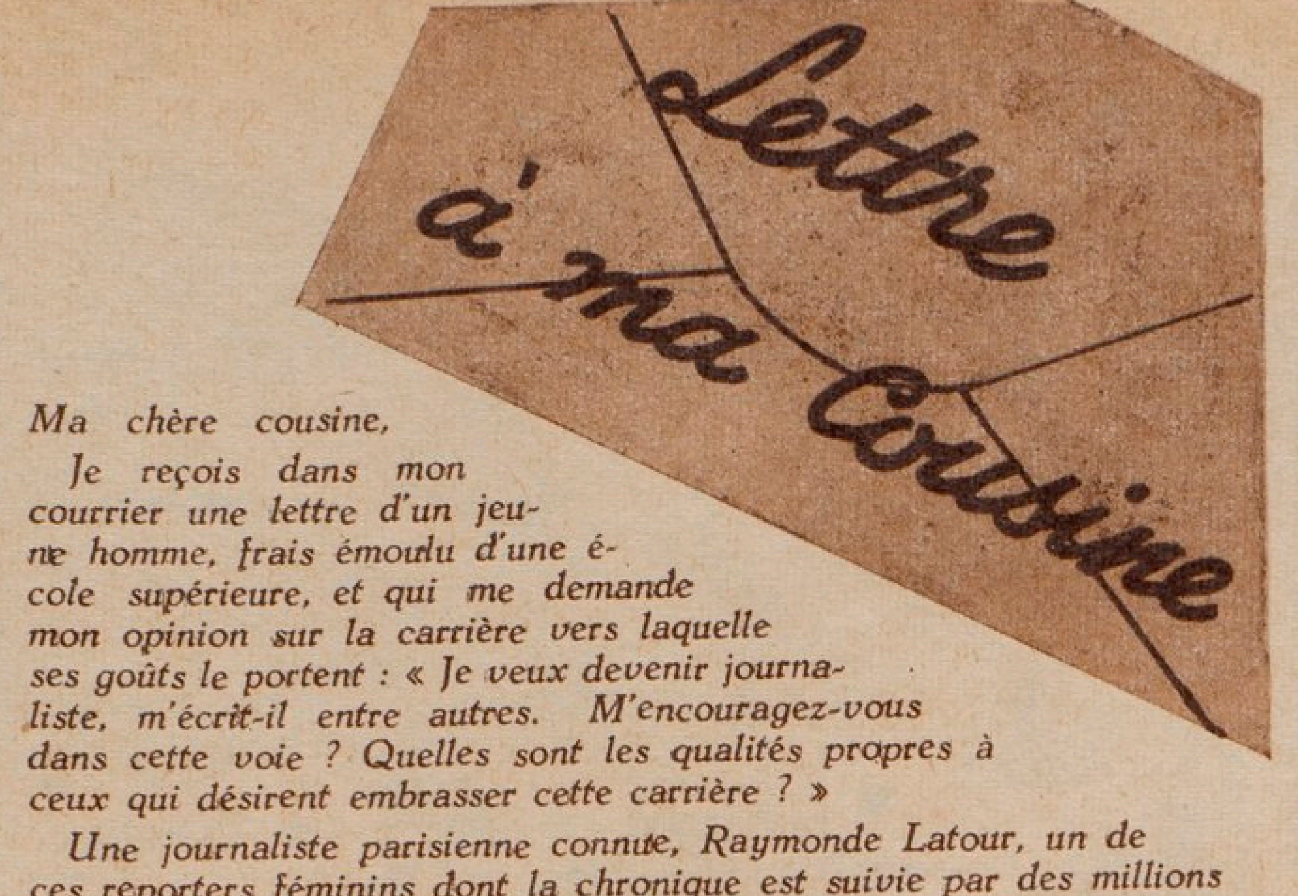
Lorsque M. E. se présenta au Bureau, sur convocation de la doctoresse, il manqua s'évanouir de saisissement. Il avait toujours considéré son mariage comme un succès absolu, il aimait toujours sa femme, et s'il travaillait dur, c'était pour lui assurer un luxe supplémentaire. Il accepta sans difficulté de réserver quelques soirées par semaine pour aller s'amuser avec son épouse. Une fois de plus, un divorce fut évité et un ménage consolidé.

Ce cas dénotait une incompatibilité qui était seulement apparente. Mais lorsque Mme T. vint dire au Dr Parker qu'elle n'avait rien de commun avec son mari, elle appuyait sa prétention par des faits tangibles. Leur union s'était effectuée à la suite d'une forte attraction physique mutuelle qui leur avait fait passer outre au fait qu'ils appartenaient à des milieux absolument opposés. La femme s'intéressait aux livres, à la musique, aux arts. Son mari ne voulait entendre parler que de sports, d'affaires et de cinéma, et réagissait violemment lorsque son épouse essayait de l'éduquer.

Etant donné que la faculté d'adaptation est le fait de la femme, il fut démontré à Mme T. que c'était de sa part que devait venir la réconciliation. Au lieu d'importuner son mari par des conférences sur l'art, elle devait essayer de s'intéresser aux choses qui amusaient son conjoint. Tous deux acceptèrent de s'occuper de golf, de jardinage et de l'étude de la langue espagnole, dont le mari avait besoin pour ses affaires.

La doctoresse est convaincue qu'il n'existe pas de situation conjugale irrémédiable, mais que, dans tous les cas, les savants du monde entier devraient se mettre à la tâche pour essayer de détruire à jamais le virus du divorce.

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. 27412.
ABONNEMENTS :
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire



Ma chère cousine,

Je reçois dans mon courrier une lettre d'un jeune homme, frais émoulu d'une école supérieure, et qui me demande mon opinion sur la carrière vers laquelle ses goûts le portent : « Je veux devenir journaliste, m'écrit-il entre autres. M'encouragez-vous dans cette voie ? Quelles sont les qualités propres à ceux qui désirent embrasser cette carrière ? »

Une journaliste parisienne connue, Raymonde Latour, un de ces reporters féminins dont la chronique est suivie par des millions de lecteurs, m'avait dit un jour alors que j'avais été l'interviewer au Shepheards : « Le journalisme est un métier qu'on emporte dans sa valise », parole qui m'est restée et qui dit bien ce qu'elle veut dire. Le journaliste, où qu'il soit, où qu'il se rende, a des yeux pour voir ce que les autres aperçoivent seulement et des oreilles pour écouter ce que les autres entendent. Rien ne doit lui échapper de ce qui l'entoure et, dans son cerveau réceptif, s'enregistrent tour à tour toutes les impressions.

Mais quel conseil donner à ce jeune homme qui, tête basse, veut se jeter dans une carrière semée d'embûches et combien décevante pour celui qui veut mettre la charrue avant les bœufs ? Car, dans tous métiers, il faut commencer par le commencement et il n'est de meilleure école que celle, pour un rédacteur, de tenir pour commencer la chronique des « chiens écrasés ». Ne souriez pas, ma cousine. Les faits divers sont à la base du métier et je connais des lecteurs qui, avant de lire les articles de fond ou les considérations sur la situation politique, épluchent la colonne des drames, conjugaux ou autres, des accidents du trafic, ou même les annonces de décès ou celles moins sombres, mais parfois aussi tragiques, de mariage.

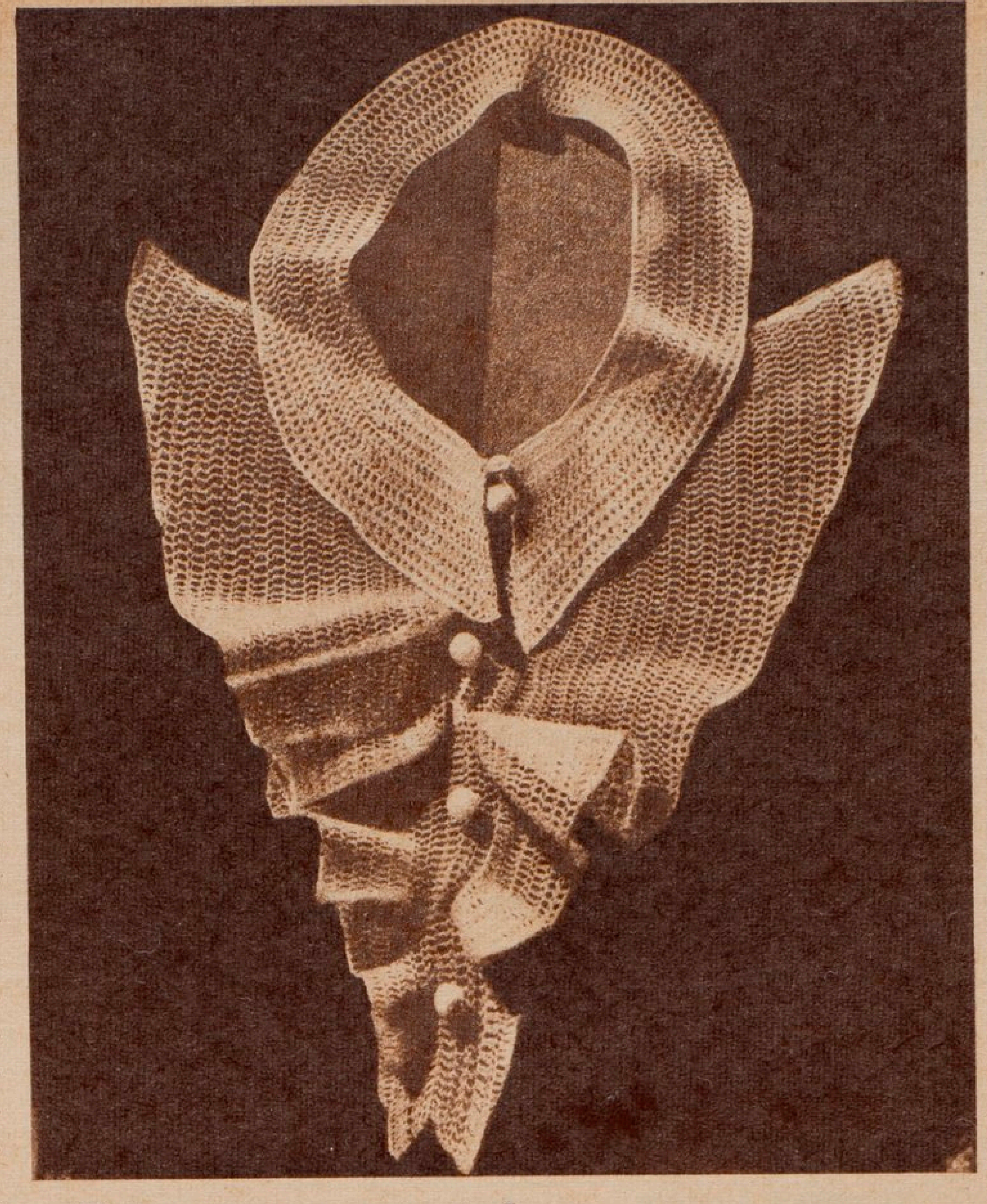
Mais que de désillusions attendent celui pour qui le journalisme offre d'abord des apparences miroitantes et des horizons lumineux, et combien les salles de rédaction comptent de ces gratte-papier qui, venus pleins d'enthousiasme et de fougue, sont restés cantonnés dans des occupations routinières ! Sans parler de l'Egypte où le domaine du journalisme de langue française est réduit, que de périodiques ont disparu quelque temps après avoir vu le jour et que de rédacteurs en herbe ont préféré vendre des cacahuètes ou ouvrir un débit d'alcool plutôt que de continuer à végéter dans une carrière qui ne leur offrait plus aucune perspective !

Comme dans d'autres métiers, s'il y a beaucoup d'appelés il y a très peu d'élus et les noms de reporters fameux qui ont réussi à percer et à se faire une renommée par des œuvres personnelles ou des reportages sensationnels se comptent sur le bout des doigts.

Encore une fois je vous le demande, ma cousine, quelle réponse donner à mon correspondant que je ne voudrais pour rien au monde décourager mais qu'il est de mon devoir d'avertir. On dit que le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir. C'est donc une excellente école qui, malgré toutes ses misères, ses déceptions, ses déboires, ses moments de dépression, laisse un souvenir nostalgique dans le cœur de ceux qui, l'ayant abandonnée, sentent monter en eux l'âcre odeur de l'encre et du papier jauni.

Ma réponse sera donc : essayez. Il est des tentatives parfois fructueuses, et comme souvent il n'est que le provisoire qui dure, mon jeune ami verra peut-être un jour son nom imprimé à la première colonne de la première page d'un journal : ultime consécration de la carrière d'un journaliste.

Votre dévoué cousin
SERGE FORZANNES



Tricotez ce jabot que vous porterez avec vos tailleurs

Vous avez toutes, dans votre armoire, un ou plusieurs tailleurs en soie imprimée ou unie. Mais, ce qui vous ennuie, c'est de porter une blouse avec vos ensembles. Il fait déjà tellement chaud sans cela...

Aujourd'hui, je vous propose à toutes un modèle de jabot qui vous permettra de ne pas porter une blouse sous vos deux-pièces. Intelligemment fixé, il dissimulera votre combinaison, vous permettra de vous sentir bien fraîche dans votre toilette, et, surtout, ne vous coûtera qu'une dizaine de piastres.

Fournitures : 50 grammes de fil de coton ou de coton mercerisé du pays. 1 crochet n° 2 1/2, 4 boutons de nacre (si vous n'aimez pas les boutons tricotés).

Point employé : doubles brides + 2 jetés, piquer le crochet, 1 jeté, tirer le fil, 1 jeté, écouler deux boucles, 1 jeté, écouler 2 boucles, 1 jeté, écouler les deux dernières boucles. Reprendre à +. Piquer toujours le crochet au-dessus de la bride du rang précédent.

Col : Faire une chaînette de 40 cms, faire 7 rangs de doubles brides en faisant quelques augmentations, 2 ou 3 par rang, pour avoir un col bien plat. Travailler ensuite sur les points du col, de chaque côté, en faisant un rang de 15 cms, un rang de 10 cms et un rang de 5 cms. Le col est terminé.

Jabot : Commencer par la bande du milieu. Faire une chaînette de 21 cms, faire 5 rangs de doubles brides. Au rang suivant, doubler le nombre des doubles brides en piquant deux fois dans le même point.

Travailler ensuite, sans augmentations et en abandonnant 5 doubles brides à la fin des rangs qui se trouveront du côté du bas du jabot. Faire ainsi des rangs de plus en plus courts jusqu'à ce qu'il ne reste plus de mailles.

Quand le premier côté est terminé, faire le deuxième de la même manière, en piquant dans la chaînette du début.

Boutons : Faire des petites boules de coton. D'autre part : faire une chaînette de 3 mailles, fermer, faire 7 mailles serrées dans le rond obtenu, continuer en tournant et en faisant des augmentations suffisantes pour obtenir une petite coupe. Placer dedans la boule de coton et faire les diminutions correspondantes aux augmentations Fermer.

Coudre les quatre boutons au jabot, assembler le devant au col et poser un bouton pression qui sera dissimulé sous un des pans du col.

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Rumeur de Lanvin » (Istanbul)

Je vous remercie pour votre aimable lettre. Il arrive souvent qu'après une opération d'appendicite le ventre soit ballonné pendant un certain temps. Faites des exercices respiratoires : respirez très fortement, par le nez, et expirez lentement par la bouche pour chasser tout l'air contenu dans vos poumons. La cicatrice en question diminuera rapidement de proportion. Elle est toujours affreuse à voir au début.

Nièce « Suzy »

Vous devez engraisser de 10 kilos, car vous êtes trop au-dessous de votre poids. Consultez un médecin, car, d'après la description que vous me faites de votre personne, je conclus que vous devez être extrêmement anémique. Lorsque vous aurez une santé meilleure, écrivez-moi et je vous indiquerai alors des exercices de gymnastique qui vous aideront à vous « étoffer » un peu.

Nièce « Narcisse »

Commencez par vous démaquiller à fond, puis passez de l'eau froide sur votre visage, séchez complètement, puis appliquez la crème en question. Gardez une heure seulement. Je n'aime pas beaucoup ce système qui consiste à garder la crème toute la nuit sur le visage, car les pores n'arrivent pas à respirer.

Nièce « Conseillère »

Pour votre ensemble, je vous conseille une jaquette de teinte havane, c'est-à-dire d'un roux-brique. Cette couleur s'harmonisera parfaitement avec le vert de votre jupe.

Nièce « Jeune écolière amoureuse »

Vous êtes encore bien jeune pour penser déjà au mariage et je trouve que vous pourrez très bien attendre le jeune homme en question s'il vous aime et que vous l'aimez. L'argent ne peut pas être un obstacle entre vous deux. Pour 1 m. 71, vous devez peser dans les 69 kilos. C'est donc que vous êtes seulement de deux kilos au-dessus de votre poids. Faites beaucoup de marche, de la natation si possible, ou bien du tennis.

Nièce « Hortense »

Je vous remercie beaucoup pour votre lettre. Hortense signifie « douceur et constance ». Toutes vos actions sont réfléchies, vous ne vous lancez pas, tête la première, dans des aventures sans lendemain. Mais, attention, vous avez une légère tendance à la dissimulation et il vous arrive souvent de ne pas dire toute la vérité. Vous êtes aimée de ceux qui vous entourent et vous avez de nombreux amis. Vous êtes constante dans vos affections, fidèle à vos promesses et l'on peut compter sur vous dans des moments difficiles.

Nièce « Curieuse de tout savoir »

Vos renseignements me concernant sont entièrement faux : je suis brune et non pas rousse, je suis, Dieu merci, jeune et je ne porte pas un « râtelier perfectionné », comme vous l'appelez. Mes propres dents me suffisent encore. Mon adresse est : « Tante Anne-Marie », c/o Revue « Images », Post Office Bag, Le Caire. Vous pouvez m'écrire aussi souvent que vous le désirez, je vous répondrai dès que votre tour viendra.

Nièce « Manitza »

Les réactions en question sont tout à fait normales, lorsqu'on attend un bébé, et vous ne devez pas vous en inquiéter. Toutes les futures mamans ont passé par là. Il n'y a rien à faire pour calmer vos petites misères, elles disparaîtront d'elles-mêmes d'ici quelques jours ou, tout au plus, quelques semaines. Bonne chance, chère nièce.

Neveu « Court »

Mais, mon pauvre ami, vous ne croyez pas sérieusement pouvoir allonger en trois mois ? Vous pouvez grandir, certes, jusqu'à 25 ans, si vous continuez à pratiquer régulièrement des exercices de culture physique, mais il vous faudra plusieurs mois d'efforts réguliers pour arriver à un résultat.

Nièce « Je suis amoureuse »

Votre fiancé a eu des aventures ? Mais, mon Dieu, ma chère amie, quel est l'homme qui n'en a pas eues ? Vous devez être raisonnable et ne pas empoisonner sa vie simplement parce que, avant vous, il a eu à faire avec d'autres femmes. Il aurait pu ne jamais vous rencontrer. Je ne vois pas comment il aurait pu vous rester fidèle puisqu'il ne vous connaissait pas.

Nièce « Aidez-moi »

Je prie pour vous. Dieu vous aidera. Si je puis vous être utile encore, dites-le-moi. Ne vous découragez pas. C'est le moment ou jamais de montrer à tous combien vos prières vous aident à traverser cette terrible épreuve. Je suis de tout cœur avec vous, ma chère nièce.

TANTE ANNE-MARIE

Délassons-nous

EXAMEN D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Huit à dix réponses exactes vous donnent droit à la mention « très bien », cinq à huit réponses exactes vous font tout juste passer l'examen. Quant aux lecteurs qui n'ont même pas su répondre à cinq questions... nous leur conseillons de relire les journaux des deux dernières années ; peut-être auront-ils plus de chance à la « repasse » d'octobre !...

1) Quelle est la ville où se réfugia le gouvernement français avant de s'établir définitivement à Vichy ?

2) Le duc de Marlborough est l'aïeul d'un grand homme d'Etat contemporain. Savez-vous lequel ?

3) Nommez deux des terribles défaites infligées à la flotte italienne en Méditerranée.

4) Quelle est la plus importante des médailles militaires offertes par l'Angleterre à ses héros ?

5) Quel fut le Premier Ministre auquel succéda Churchill ?

6) Quelle est la plus grosse pièce d'artillerie actuellement en usage dans l'armée britannique ?

7) Quels sont les trois croiseurs britanniques qui vainquirent le « Graf Spee » ?

8) La Fleet Air Arm (Arme aérienne de la flotte) dépend-elle de l'Amirauté ou de la Royal Air Force ?

COMPLICATIONS FAMILIALES

Quelle erreur ou impossibilité remarquez-vous dans le récit suivant ?

« Jean et Pierrot avaient été élevés ensemble ; d'ailleurs, par suite d'alliances, chacun était à la fois l'oncle et le neveu de l'autre. Mais Jean était un peu plus âgé que Pierrot... »

PROBLÈME POÉTIQUE

Dans quel auteur poétique du XVIIIe siècle trouve-t-on le mot *rien* répété neuf fois en huit vers consécutifs ? Citer le poème.



INSTITUT DE BEAUTE
— Madame, je vous présente M. Pierre, notre expert en camouflage...
(Saturday Evening Post)

SINCÉRIENS ET BONARIENS

Dans un pays qui s'appelle l'Ironie, il y a deux races d'hommes, les Sincériens, qui ont une curieuse particularité : ils ne peuvent dire que la vérité, et les Bonariens qui ne font que mentir.

Or trois habitants du pays se promenaient de front. Celui de droite dit *quelque chose* à celui du milieu. Celui du milieu se tourne vers son voisin de gauche et dit : « Il dit qu'il est Sincérien. » L'homme de gauche lui répond: « Il ment, car il est Bonarien. »

Avec ces indications, m'a dit Mme Radote, à vous de déduire à quelle race appartiennent ces hommes.

Qu'en pensez-vous ? Il y a évidemment quatre éventualités à envisager.

1° Trois Sincériens. 2° Trois Bonariens. 3° Deux Sincériens et un Bonarien. 4° Deux Bonariens et un Sincérien.

A votre avis y a-t-il une ou plusieurs solutions au problème ?

LES JUMEAUX

Deux jumeaux naissent en même temps et meurent ensemble. Comment peut-il se faire que l'un ait vécu plus de jours que l'autre ?

LES PROVERBES INACHEVÉS

pouvez-vous les compléter ?

Chacun pour soi...
Il faut manger pour vivre...
Lait sur vin venin...
Ventre affamé n'a...
L'habit ne fait pas...
On n'est bien servi...
Aux innocents...
Qui aime bien...
Un bon averti...

LES CHAMEAUX

Sidi ben Hassec vient de mourir laissant pour tout héritage, à ses trois fils, 17 chameaux qu'ils doivent, d'après le testament de leur père, se partager ainsi : l'aîné en prendra la moitié ; le second en prendra le tiers, et le plus jeune, le neuvième. Fort embarrassés, ils consultèrent le cadi qui justement passait à chameau pour se rendre au douar voisin. Comment le cadi, dans sa sagesse proverbiale, effectua-t-il le partage, sans avoir besoin de conduire aucune bête à l'abattoir ?

CITEZ-EN CINQ

Citez cinq choses qui sont toujours groupées par sept.

Citez cinq noms qui évoquent l'idée d'une pomme.

Citez cinq souverains vivants et régnants d'Europe.

Dites le mot « monsieur » en cinq autres langues.

Citez cinq grands compositeurs de musique dont le nom commence par un S.

RECORDS

Dans un récent concours, un coiffeur de Budapest a rasé un client en vingt-huit secondes, y compris le savonnage... et sans coupures. Il revendique le record du monde.

■

Quel est le record de l'âge pour un écolier ? Cent trente-sept ans !

Le « jeune » Ali Shefky Agha, qui se dit l'homme le plus vieux du monde, vient de retourner à l'école en vue d'apprendre à lire et à écrire le « jeune turc » qui utilise les caractères latins.

Ali a des petits camarades qui ont cent trente ans de moins que lui !



L'HEURE DU PETIT DEJEUNER
(Saturday Evening Post)

WALTER SHEPHERD

LA RANDONNEE DU SOUS-MARIN

Un sous-marin submergé (coin gauche au haut de notre photo) veut se frayer une route à travers les bancs de sable et les îles environnantes pour attaquer un chantier naval (sis au bas et à droite du dessin). Les points noirs sont des mines magnétiques et les cercles les zones dangereuses. Le sous-marin effectue sa traversée passant à travers quatre zones dangereuses. Quel chemin emprunte-t-il ? (Le submersible ne peut traverser que quatre cercles).

SOLUTIONS

EXAMEN D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

1) *Bordeaux.*
2) *Churchill.*
3) *Cap Matapan et Tarente.*
4) *Victoria Cross.*
5) *Chamberlain.*
6) *Celle de 16 pouces.*
7) *« Ajax », « Achille » et « Exeter ».*
8) *De l'Amirauté.*

COMPLICATIONS FAMILIALES

Il n'y a aucune impossibilité, car Jean et Pierrot peuvent être à la fois l'oncle et le neveu l'un de l'autre.

En effet, supposons que Pierre et Paul sont veufs et ont chacun une fille, Pierrette et Paulette.

Pierre épouse Paulette, la fille de Paul et ils ont un fils, Pierrot

Paul épouse Pierrette, la fille de Pierre et ils ont un fils, Jean.

Jean, fils de Paul, est le frère de Paulette qui est la mère de Pierrot. Jean est donc l'oncle de Pierrot.

Jean est fils de Pierrette qui est la sœur de Pierrot. Jean est donc le neveu de Pierrot.

PROBLEME POETIQUE

Il s'agit de cette poésie de Ronsard :

Amitié

Quand on aime, rien n'est frivole.
Un rien sert ou nuit au bonheur.
Un rien chagrine, un rien console.
Il n'est pas de rien pour le cœur.
Un rien peut aigrir la souffrance,
Un rien l'adoucit de moitié.
Tout est rien pour l'indifférence.
Un rien est tout pour l'amitié.

SINCERIENS ET BONARIENS

Nous savons que l'homme de droite a dit quelque chose. Or il est évident qu'il n'a pu dire que : « Je suis Sincérien », car s'il est Sincérien il a dit la vérité, et s'il est Bonarien il a forcément menti.

L'homme de droite peut donc être Sincérien ou Bonarien. Par contre l'homme du milieu ne peut être qu'un Sincérien puisqu'il a répété véridiquement ce que son voisin de droite lui a dit.

Celui de gauche, en disant : « Il ment, car il est Bonarien », peut avoir dit la vérité ou un mensonge. Car si l'homme de droite a dit la vérité il est Sincérien, et dans ce cas l'homme de gauche est Bonarien. D'autre part, si l'homme de droite a menti, et est par conséquent Bonarien, l'homme de gauche a dit la vérité.

Par conséquent 1° la répartition des trois hommes est forcément : 2 Sincériens et un Bonarien. 2° Celui du milieu est forcément Sincérien. 3° Il y a deux solutions : Un Sincérien à droite et un Bonarien à gauche, ou vice-versa.

LES JUMEAUX

Il suffit de supposer que, partis d'un même point, tous les deux ont fait le tour du monde en sens inverse. Les jours se raccourcissent pour celui qui marche vers le levant et s'allongent pour celui qui va vers le couchant. Petit à petit, les heures s'ajoutant, au bout d'un tour complet de la terre, l'un aura gagné un jour, l'autre en aura perdu un.

LES PROVERBES INACHEVES

...et Dieu pour tous.
...et non pas vivre pour manger.
...vin sur lait souhait.
...point d'oreilles.
...le moine.
...que par soi-même.
...les mains pleines.
..châtie bien.
...en vaut deux.

LES CHAMEAUX

Le cadi ajouta son chameau au 17 de l'héritage et effectua ainsi le partage : 9 à l'aîné, 6 au second, 2 au plus jeune ; puis il reprit son chameau et partit. Il est à remarquer que chacun des héritiers reçut ainsi plus que le père ne leur avait attribué, résultat paradoxal à première vue et qui s'explique par ce fait que la somme des fractions de l'énoncé ne donne pas l'unité, de sorte que, si le partage avait été fait à la lettre, d'après les dernières volontés du père, il serait resté 1/18e de la succession sans possesseur.

CITEZ-EN CINQ

Les sept merveilles. — Les sept péchés capitaux. — Les sept jours de la semaine. — Les sept pléiades. — Les sept âges de l'homme.

Adam et Eve. — Atalante. — Guillaume Tell. — Newton. — Hercule.

Edouard VIII. — Gustave V de Suède. — Christian X de Danemark. — Léopold III de Belgique. — Victor-Emmanuel III d'Italie.

Anglais : sir. — Allemand : herr. — Espagnol : senor. — Roumain : domnul. — Hollandais : mynheer.

Schumann. — Schubert. — Strauss. — Saint-Saëns. — Scarlatti.



LE BAISER NOIR

Timour, le potentat sanguinaire et le conquérant invincible, rentra, victorieux et chargé de butin, dans la ville de Samarcande dont il avait décidé de faire la capitale de son vaste empire. Comme par enchantement, de fastueuses constructions s'élevèrent partout, des jardins odorants poussèrent du sol, des forêts touffues couvrirent les dunes et les collines. Des milliers d'artistes furent employés à cette œuvre grandiose et généreusement récompensés, car Timour voulait que sa capitale devînt rapidement la plus belle ville du monde.

Ange et démon à la fois, ce monarque était l'homme le plus redouté de son temps et fut certainement l'un des hommes les plus extraordinaires de tous les temps.

Les historiens occidentaux l'appellent Tamerlan. « Timour » est son nom, auquel il ajouta lui-même le titre de « Beg », puis le surnom de « Leng » ou le « Boiteux », lorsque, dans une bataille, une flèche lui eut percé le pied. « Timour-Leng » signifie le « Loup Boiteux ».

Cet homme, d'une activité surhumaine, d'un génie incontestable, se distinguait par les plus éclatantes qualités en même temps que par les plus abominables défauts. Il était à la fois doux et brutal, conciliant et entêté, sincère et plein de ruse. Ayant un culte du Beau dans son royaume, il en détruisait par contre toutes les manifestations chez les autres. Il respectait la vie de ses sujets, mais faisait impitoyablement massacrer les hommes, les femmes et les enfants dans chaque ville qu'il emportait d'assaut. Devant le mausolée somptueux qu'il se fit édifier dans Samarcande, devant la superbe mosquée qui porte le nom de son épouse préférée et domine la ville, devant les monuments d'une rare beauté que son règne a légués à la postérité, on demeure saisi et stupéfait et on se demande si le Loup Boiteux, qui ravagea des royaumes, noya des villes entières dans le sang, tua par le fer et par le feu des centaines de milliers d'êtres humains et en enterra vifs des dizaines de milliers d'autres, est bien le même qui présida à l'éclosion de l'immense et admirable floraison d'art dans la vieille cité asiatique.

Timour-Leng, laissant dans sa capitale une armée d'ouvriers, d'artisans, d'architectes et de captifs poursuivre des travaux sans cesse renouvelés, s'en allait, à la tête d'une autre armée dont les cavaliers farouches ne rêvaient que batailles et ignoraient les défaites, vers des horizons de plus en plus élargis. D'autres royaumes disparaissaient. D'autres trônes s'écroulaient. D'autres peuples étaient réduits en esclavage.

●

Tout jeune, Timour avait embrassé le métier des armes. D'une énergie inébranlable, d'une témérité jamais égalée, d'une ambition démesurée, né pour commander et sachant se faire obéir, il avait, l'un après l'autre, abattu ses adversaires et éliminé ses concurrents. Devenu maître du Turkestan, il conduisit ses armées victorieuses à la conquête de l'Asie, traversa les frontières du Khorassan, de l'Iran, du Caucase, de la Russie, de la Sibérie, et fit flotter ses étendards sur les remparts et les dômes sacrés de Caboul, de Chiraz, de Téhéran, de Karbala et de Bagdad.

Et toujours, après chaque campagne, il rentrait dans Samarcande, y élevait de nouveaux monuments, se délassait dans la tiédeur enivrante de son harem et se préparait à recommencer ses chevauchées triomphantes à travers l'Asie terrifiée.

Il avait atteint sa soixante-deuxième année, avait passé la plus grande partie de sa vie à cheval et le sabre à la main — et sa soif de conquêtes demeurait aussi ardente que dans sa turbulente jeunesse.

Bibi-Khanoum, l'épouse privilégiée du Loup Boiteux, enlaça le cou de Timour :

— Je suis ton esclave, murmura-t-elle.

Il sourit et passa voluptueusement ses doigts rugueux dans la chevelure abondante et embaumée de la favorite qu'il chérissait entre toutes.

Elle devint plus câline tout en promenant un regard désabusé sur les richesses qui l'entouraient, dans cette immense salle aux voûtes sculptées, aux murs couverts de dessins chatoyants. Il y avait là, entassés dans un désordre qui n'était pas toutefois dépourvu de goût, des tapis de Perse, des coussins de Bagdad, des aiguières des Indes, des cassolettes de Syrie où brûlaient les encens d'Arabie, des coffrets du Liban où persistait encore l'arôme du bois de cèdre, des châles du Cachemire, des amphores d'Asie Mineure où sans cesse était renouvelée l'eau de rose apportée de Rhodes ou l'eau de fleurs d'oranger que fournissait la Palestine, des vases d'Egypte, des soies de Chine, en un mot, tout ce que les peuples vaincus et les contrées subjuguées pouvaient apporter en tribut au seigneur tout-puissant.

Et Bibi-Khanoum, d'une voix plaintive qui trahissait sa détresse de femme délaissée, murmura de nouveau :

— Je suis ton esclave ! Quand donc, ô mon maître bien-aimé, te décideras-tu à goûter au repos que ta santé réclame ? Tes fils, tes petits-fils et tes vassaux poursuivront l'accomplissement de l'œuvre que tu as commencée. Jour et nuit, du haut des tours et des terrasses, tes épouses et tes esclaves guettent ton retour qu'annoncent les tourbillons de poussières soulevés par le galop de tes coursiers. Mais à peine nous laisses-tu le temps de nous griser de ton regard et de te dérober une caresse : car tu repars toujours vers de nouvelles aventures, nous laissant seules et désemparées.

— O femme ! répondit Timour, Dieu m'a chargé d'une mission dans ce monde, et je dois répondre à l'appel de Dieu ! Une partie de cette mission est déjà accomplie. L'autre doit l'être. C'est alors, seulement, que je prendrai ma part de repos et de quiétude.

— Quoi ! encore des guerres ?

— Oui. Je conduirai bientôt mes braves guerriers à la conquête des Indes. Puis, je me retournerai vers l'Ouest pour châtier Bayazid, le sultan des Osmanlis, qui prétend me disputer ma gloire. Cette double tâche accomplie, je laisserai à mes enfants le soin de gouverner mes Etats et je me consacrerai à l'achèvement du mausolée qui me servira de dernière demeure.

— Puisque telle est la volonté de Dieu et la tienne, va donc, ô Timour, et suis le cours de ton destin écrit dans le livre du Temps : en attendant ton prochain retour, ton épouse Bibi-Khanoum, que tu as comblée de tes bienfaits, poursuivra la construction de la mosquée à laquelle tu lui as permis d'attacher son nom et qui s'élèvera tout près de ton mausolée, dans Samarcande la Sainte.

●

Les armées de Timour-Leng envahirent les Indes en l'an 801 de l'Hégire — an 1398 de l'ère chrétienne — et soumirent les royaumes et les principautés de ce vaste pays.

La ville de Delhi ayant résisté, Timour la fit raser et ordonna à ses soldats de passer par les armes cent mille de ses habitants. Une autre ville ayant refusé de se rendre, le terrible conquérant y fit mettre le feu, tuant des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants.

L'armée victorieuse ramena avec elle, dans la capitale de Timour, un nombre incalculable de prisonniers et un immense butin. La campagne n'avait pas duré plus d'une année.

A Samarcande, le Loup Boiteux trouva la mosquée terminée et le mausolée en voie d'achèvement.

●

Ce mausolée de Timour est l'œuvre de l'architecte persan Abdallah Al Asphahani, qui grava son nom sur le mur, avec l'autorisation même de son maître. C'est l'un des plus beaux monuments du genre. Mais Timour n'y dort pas de son dernier sommeil. Avant sa mort, il recommanda en effet à ses enfants d'ensevelir son corps dans une fosse secrète, près du mausolée, et d'enfouir dans la crypte des caisses remplies d'or et de pierres précieuses :

— Lorsque les voleurs de tombeaux, disait-il, viendront un jour fouiller la terre de ce mausolée, ils y trouveront une fortune qu'ils emporteront, mais ils n'auront pas troublé les cendres de Timour dans la paix éternelle !

Quant à la mosquée de Bibi-Khanoum, son histoire tient de la légende.

L'homme qui l'édifia ne grava pas son nom sur un mur. Ce nom ne fut même connu ni de la reine, ni du roi.

Le mystérieux personnage parut dans Samarcande le lendemain du départ de Timour pour les Indes, à la tête de ses troupes. Le jour même, Bibi-Khanoum fit appel aux architectes et aux ingénieurs de la cité, en vue d'entreprendre la construction de sa mosquée.

Ce fut l'étranger qui soumit à la reine le plan qu'elle adopta sur-le-champ :

— Qui es-tu et d'où viens-tu ? lui demanda-t-elle.

— Mon nom et celui de mon pays n'ont aucun rapport avec le travail que je m'engage à entreprendre, ô Reine. Je suis celui dont la Providence a dirigé les pas vers toi.

— Que réclames-tu pour prix de ta peine ?

— Le seul prix que j'exige, ô souveraine honnête et pieuse, c'est un baiser que tu m'autoriseras à déposer sur ta joue droite !

Bibi-Khanoum sursauta et demeura un instant médusée. Elle revint de sa surprise lorsque le mystérieux personnage lui eut expliqué son attitude :

— Je fis un rêve, autrefois, qui se réalise aujourd'hui. Je suis riche. Je n'ai pas besoin de ton or. C'est ce baiser qu'il me faut, et mon rêve aura été réalisé jusqu'au bout.

— Soit ! Et maintenant, à l'œuvre !

●

En moins d'un an, la belle mosquée de Bibi-Khanoum, ce joyau de l'architecture musulmane et asiatique, s'élevait sur une colline qui surplombe la grande cité tartare. Des milliers d'ouvriers et d'artisans y avaient travaillé inlassablement sous la conduite et le contrôle de l'étranger. A tous les points de vue, le superbe monument répondait aux vœux de la reine.

Et ce fut le moment de régler les comptes avec celui qui venait d'accomplir une si belle tâche.

Bibi-Khanoum offrit docilement sa joue droite à l'homme qui y appliqua un baiser ardent — tellement ardent, disait plus tard la reine, qu'elle avait senti, au moment où l'inconnu appliquait ses lèvres sur sa joue, comme si une braise rouge lui avait déchiré la peau et brûlé la chair.

Et le baiser ardent laissa sur la joue de la reine un stigmate noir !

Elle essaya de faire disparaître la marque infamante. Elle lava sa joue avec de l'eau, des parfums, des résines, des onguents de toutes sortes. Elle appela à son secours la médecine, la sorcellerie, la prière. Ce fut en vain : la tache était là, la tache noire, accrochée à la chair, indélébile et qui — ô ironie ! — revêtait la forme de deux lèvres lascivement tendues pour un baiser !

●

Revenu dans sa capitale, Timour le Boiteux s'arrêta longuement devant le somptueux monument. Mais il ne fut pas peu surpris devant le signe étrange qui marquait la joue veloutée de son épouse préférée.

Bibi-Khanoum le mit fidèlement au courant de ce qui s'était passé. Puis, se jetant à ses pieds, elle le supplia de lui pardonner, mais déclara avoir agi sans aucune malice.

— Tue-moi ! Si c'est ta main qui m'enlève la vie, je mourrai heureuse !

Timour, sans plus faire cas de sa favorite, ordonna que l'inconnu fût amené devant lui.

On le chercha en vain : l'homme avait disparu.

Alors, Timour-Leng déclara solennellement en présence de sa femme, de ses enfants et des dignitaires de la Cour :

— Les songes ont une influence incontestable sur la vie des humains. Cet étranger vous aurait dit qu'il avait fait un rêve et que le baiser qu'il exigea de la reine transformerait son rêve en réalité. Moi aussi, aux Indes, je fis un rêve : je vis un ange descendre du ciel pour édifier une mosquée dans la ville de Samarcande. L'étranger qui embrassa la reine et édifia sa mosquée doit être cet ange même, qui descendit du ciel pour réaliser mon propre songe !

Alors, un vieillard, célèbre dans le pays pour sa piété et qui était attaché au service du roi, s'avança à pas lents et demanda la parole :

— Mon seigneur m'autorise-t-il à dire ce que j'ai vu, la nuit dernière ?

— Parle, Molla Hassan.

Et Molla Hassan poursuivit :

— Hier, pendant que je faisais ma prière, demandant au Tout-Puissant de veiller sur notre seigneur et maître, mes yeux furent éblouis par une lumière aveuglante qui enveloppa le sommet du grand minaret. Puis, je crus distinguer une ombre qui bougeait. L'ombre se dessina et ne tarda pas à prendre la forme d'un homme. L'homme ressemblait étonnamment à l'étranger qui avait édifié la mosquée de notre souveraine. Tout à coup, il étendit deux ailes blanches comme la neige de nos montagnes. Et les deux ailes l'emportèrent dans les nues, au milieu d'un halo éclatant !

Un long silence suivit ces paroles.

Timour-Leng se leva doucement, prit la tête de son épouse entre ses deux mains et déposa sur sa joue gauche un baiser aussi ardent que celui de l'inconnu. Mais ce baiser de l'époux ne déchira pas la peau, ne brûla pas la chair :

— C'est l'ange, dit alors Timour, qui m'apparut en songe, aux Indes. Le rêve de l'étranger s'est réalisé : le mien aussi.

●

Le stigmate noir demeura gravé sur la joue de la reine, jusqu'à la fin de ses jours. Et ceux qui relatent cette histoire, transmise de génération en génération, dans la ville de Samarcande la Sainte, affirment qu'après la mort de Bibi-Khanoum, le corps de la belle reine se décomposa mais que sa tête demeura intacte.

Elle le serait encore, à en croire les chroniqueurs et les conteurs de légendes, car le baiser noir de l'ange céleste préserva — et préserve toujours — de la décomposition la tête de l'épouse bien-aimée de Timour-Leng, le Loup Boiteux.

HABIB JAMATI

Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 20 AU DIMANCHE 26 JUILLET

UNITED ARTISTS présente

The Andrew SISTERS * *Leo* CARILLO * *Gloria* JEAN

dans

WHAT'S COOKING





Une comédie musicale gaie et divertissante !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 20 AU DIMANCHE 26 JUILLET

WARNER BROS. présente

Edward G. ROBINSON * *Ida* LUPINO * *John* GARFIELD

dans

"THE SEA WOLF"

UN DRAME PUISSANT tiré d'une des plus belles œuvres de Jack London !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée a 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 21 AU LUNDI 27 JUILLET

WARNER BROS. présente

Bette DAVIS * *Herbert* MARSHALL

dans

"THE LETTER"



Un homme tué... une femme acquittée... et une lettre qui ne laisse pas le coupable en paix !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

